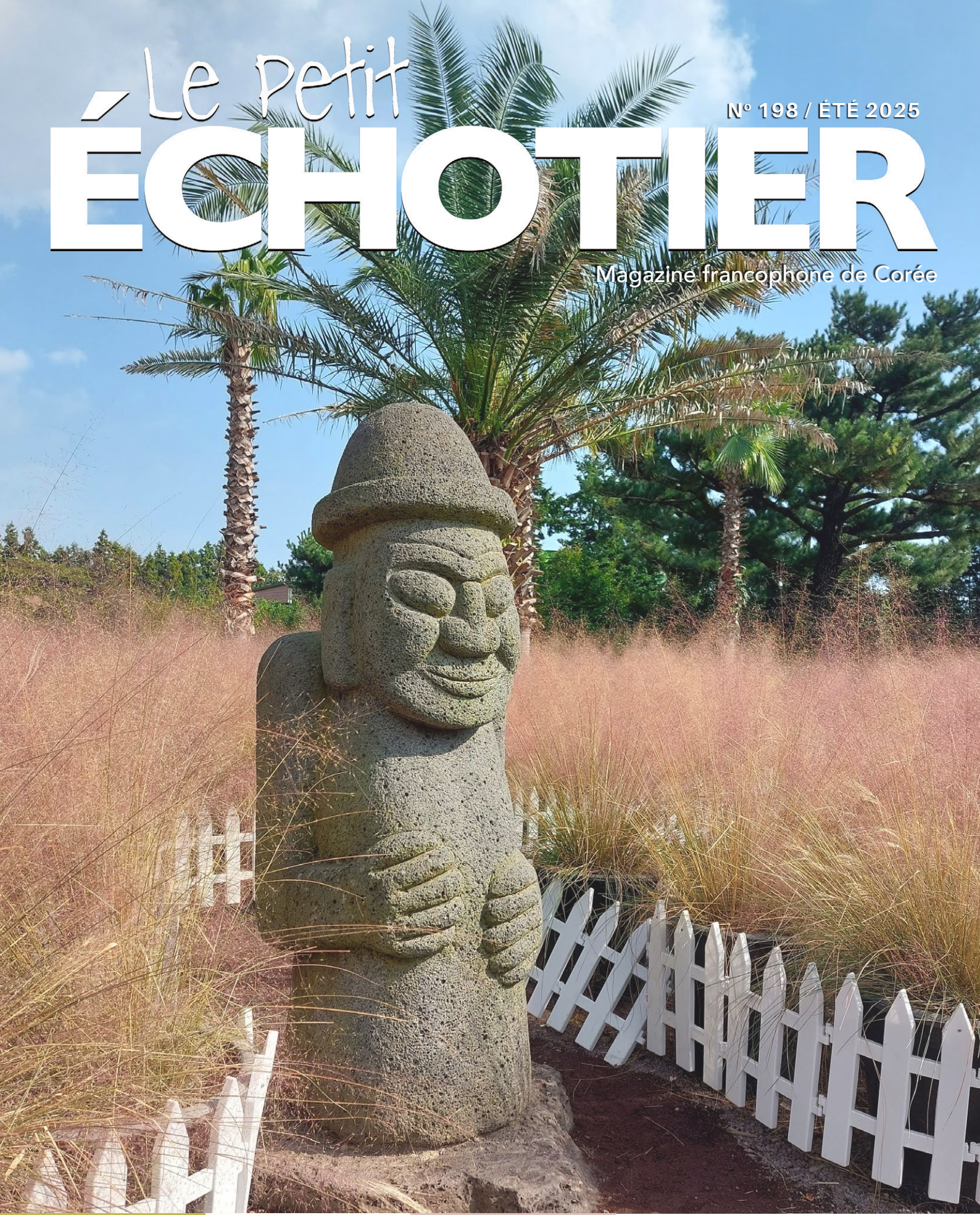
Le Petit ÉCHOTIER

Nº 198 / ÉTÉ 2025

Magazine francophone de Corée



RENCONTRE

Deux coréennes

EXPAT PRATIQUE

Apprendre le coréen avec une appli

SOCIÉTÉ

K-Fast fashion

SEOUL ACCUEIL
ASSOCIATION DES FRANCOPHONES

S O M M A I R E

SOCIÉTÉ

Comment démoder le prêt-à-jeter au pays du *ppalli ppalli* ?
Vers une mode écoresponsable 5

Stupéfiant !
La drogue drague même les coréens..... 8

Les *kokdu*
Compagnons vers l'au-delà..... 12

TÉMOIGNAGE

Le bénévolat
Témoignage de Vivi 16

CULTURE

Reportage photos *Seokga Tansinil*
Célébration de la naissance de Bouddha 19

Han Youngsoo
Le photographe humaniste de la Corée d'après-guerre..... 24

Littérature
Chroniques au fil de l'eau 28

Cinéma
Past Lives..... 30

K-Drama
La vie portera ses fruits..... 34

RENCONTRES

Deux coréennes, Seh-Lynn Chai.....38

À Bukchon, le *hanok* d'un collectionneur d'art.... 42

EXPAT PRATIQUE

Apprendre le coréen avec une appli 46

Recommandations de restaurants 50

Recette de cuisine coréenne 54

Informations pratiques 58

CHÈRES LECTRICES, CHERS LECTEURS,

En couverture
Dol hareubang Jeju
© Nathalie Hory

Le numéro du Petit Échotier d'été est enfin là, vous le tenez entre vos mains ou le lisez sur un écran* et nous sommes heureux de vous faire découvrir, nous l'espérons, de nouveaux aspects de notre pays d'accueil.

L'été en Corée tarde à venir et à l'heure où j'écris ces lignes le temps est plutôt à l'automne, mais la sagesse météorologique locale nous prédit un passage brusque à l'été, avec des températures qui peuvent battre des records. Cela ne nous a pas empêchés de récolter pour vous de nombreuses idées de sorties, lectures, ainsi que des articles sur la société coréenne.

Nous avons donc dans notre panier pour ce numéro 198 côté culture, un article sur une nouvelle série télévisée qui rencontre un franc succès, *La vie portera ses fruits* ; une analyse illustrée du film *Past Lives* de Céline Song ; un article sur le livre *Chroniques au fil de l'eau* de Park Taewon ainsi qu'une interview de l'autrice Seh-Lynn Chai, autour de son roman *Deux Coréennes*. La photographie est à l'honneur dans une exposition des œuvres de Han Youngsoo, photographe sud-coréen souvent comparé à Henri Cartier-Bresson, ainsi qu'un reportage photo sur *Seokga Tansinil*, la célébration de la naissance de Bouddha.

Vous trouverez également dans ce numéro des articles sur la société coréenne, notamment sur les *kokdu*, des poupées rituelles funéraires, un article sur la *fast fashion* et un sur le problème de la drogue en Corée du Sud, son ampleur et son traitement.

Une interview de Philippe Tirault vous permettra de découvrir la vie dans un *hanok* à Bukchon, et la passion de son propriétaire pour les œuvres d'art asiatiques et notamment coréennes.

Le témoignage sur le bénévolat fera naître, nous l'espérons, des vocations de contribution à notre magazine !

Côté pratique nous vous conseillons certaines applications pour apprendre le coréen, et nous avons aussi des recommandations de restaurants à Séoul. Enfin vous pourrez vous régaler de deux recettes de cuisine, la première, pour mijoter une soupe épicée chaude, et la seconde, de saison, pour réaliser une salade d'ormeaux et de porc vapeur.

L'équipe vous souhaite de très bonnes lectures !

Valérie Bertrand
Rédactrice en chef du Petit Échotier

Erratum : une erreur s'est glissée dans notre page concernant les informations pratiques sur l'Ambassade de France en Corée dans le numéro 197. Pour des informations à jour, consulter le site internet de l'Ambassade à l'adresse https://kr.ambafrance.org/

DERRIÈRE CE NUMÉRO

Directrice de la publication : Véronique Peneau
Rédactrice en chef : Valérie Bertrand
Chargée du sponsoring : Marie-Agathe de Place
Rédaction : Anne Bigot - Isabelle Bertoux - Françoise Blanchard - Guillaume Jeanmaire - Sybille Langlois - Nancy Lee - Dorothée de Nazelle - Cathy Piollet - Elise Morcos Sauvain
Relecture : David Bitton - Marie Deblaise - Nathalie Hory - Pierre Lebellegard - Virginie Viton
Mise en page et maquette : Evy Cazali
Design des articles : Élodie Catherine - Evy Cazali - Pierre Larrey - Noémie Villala
Responsable des réseaux sociaux : Virginie Marrot
Illustrations et photographies : Célia Brisot - Nathalie Hory - Pierre Lebellegard
Ont également participé : Lee Jeong-eun, Lee Hee-jae, Jang Yu-jeong, Soh Ha-yeon, Kim Dong-keon, Roh Kyeong-hwan

Le Petit Échotier ne donne aucune garantie sur la qualité des prestations fournies par les annonceurs et ne peut donc nullement en être tenu pour responsable. Le Petit Échotier est le magazine de Séoul Accueil - www.seoulaccueil.com
Email contact du magazine : lepetitechotier@gmail.com
Instagram : @petitechotier

RETROUVEZ VOTRE MAGAZINE EN VERSION NUMÉRIQUE

Mais au fait, qu'est-ce qu'un «échotier» ?

Échotier : journaliste chargé des échos, à savoir la rubrique sur des anecdotes, des à-côtés de la vie politique, mondaine, etc.

Comment démoder le prêt-à-jeter au pays du *ppalli ppalli* ? Vers une mode écoresponsable

Texte de Lee Jeong-eun, Lee Hee-jae et Jang Yu-jeong
Design par Noémie Villala

© Francois Le Nguyen sur Unsplash.com

L'entrée du terme « fast fashion » dans le cru 2025 du *Petit Robert* en avril souligne l'ampleur planétaire de ce fléau, particulièrement répandu en Corée du Sud, voisine de la Chine, berceau de cette tendance et même de l'ultra fast-fashion incarnée par les mastodontes Shein et Temu. Dans un monde de consommation où l'immédiateté est souvent recherchée, cette mode éphémère ou jetable s'est imposée, trouvant un terrain fertile en Corée du Sud, pays du *ppalli ppalli* et de la livraison rapide à domicile. Ce phénomène, caractérisé par la production et la distribution accélérées de vêtements à des prix très accessibles, répond à une demande insatiable de nouveauté parmi les consommateurs. Cependant, malgré son attrait économique indéniable, cette tendance soulève de nombreux problèmes d'ordre environnemental, social et éthique qui méritent une attention particulière. Sa popularité croissante en Corée du Sud reflète les tendances globales, mais elle est également le reflet des spécificités culturelles et économiques locales. Cette introduction pose les bases pour explorer comment la Corée du Sud, connue pour son dynamisme technologique et culturel, gère les défis imposés par la mode éphémère et quelles sont les initiatives prises pour orienter l'industrie vers des pratiques plus durables.

La Corée du Sud compte plusieurs entreprises de fast-fashion qui dominent actuellement l'industrie de la mode du pays, grâce à leur capacité à répondre rapidement aux tendances des consommateurs et à offrir des produits à des prix imbattables. Les principales enseignes nationales sont SPAO, TOPTEN et 8Seconds. Selon le secteur, les ventes des marques locales de type SPA[1] continuent de croître régulièrement. Par exemple, TOPTEN, dirigée par Shinsegae, a réalisé un chiffre d'affaires de 900 milliards de wons (environ 560 millions d'euros) en 2023, soit une augmentation de 15 % par rapport à 2022, et de 910 milliards de wons en 2024 (environ 567 millions d'euros), enregistrant une hausse de 1 % par rapport à 2023.

Cependant, bien que ces entreprises attirent les clients grâce à leur production rapide et à leurs prix bas, elles sont également associées à des problèmes écologiques et sociétaux. Sur le plan écologique, cette industrie contribue significativement à la pollution en émettant des produits chimiques toxiques et en consommant de manière excessive des ressources, notamment l'eau. En 2015, les émissions de dioxyde de carbone provenant de la production mondiale de polyester (fibre synthétique) étaient d'environ 700 millions de tonnes. Cela équivaut à la quantité annuelle de gaz à effet de serre émise par la Corée du Sud et dépasse celle générée par tous les vols internationaux et le transport maritime combinés. La gestion des déchets pose un défi majeur, avec des tonnes de vêtements jetés chaque année, exacerbant ainsi les problèmes de déchets solides. Sur les plans social et éthique, les conditions de travail dans l'industrie textile restent préoccupantes, notamment au Bangladesh, en Inde, au Vietnam et au Cambodge, où une main-d'œuvre est exploitée, souvent composée de mineurs, dans des conditions inhumaines pour des salaires de misère.

© Charlesdeluvio sur Unsplash.com

En Corée du Sud, l'intérêt croissant pour les campagnes sur les réseaux sociaux, les initiatives éducatives et les préoccupations environnementales ont conduit à une prise de conscience rapide des consommateurs sur la mode durable. Prenons le cas de l'étudiant A du Département de langue et littérature françaises de l'Université Korea qui a pris conscience de la gravité des dommages environnementaux causés par la fast fashion après avoir visionné un documentaire à ce sujet. Pour cette raison, A adopte une perspective critique à l'égard de la fast fashion et soutient actuellement l'utilisation du marché de l'occasion ou les marques de mode durables. L'étudiant B du Département de design de mode de l'Université Kookmin a, lui, pris conscience, à la suite de l'actualité, de l'exploitation des enfants dans les pays en développement. Sur cette base, B participe à des campagnes visant à sensibiliser le public et à supprimer l'exploitation par le travail. B met l'accent sur l'aspect éthique de l'industrie de la mode et encourage les consommateurs à préférer les marques durables.

Outre ces efforts individuels, les politiques et initiatives gouvernementales ainsi que celles des entreprises connaissent également une croissance progressive. Le Gouvernement a introduit des réglementations environnementales plus strictes pour les fabricants de textiles, offrant des incitations aux entreprises utilisant des matériaux recyclés et imposant des amendes pour non-respect des règlements de gestion des déchets. De plus, les marques de mode coréennes utilisent des matériaux écologiques tels que le coton biologique, le polyester recyclé et des teintures naturelles dans leurs produits. Des marques telles que Lecode, Project Anne et Plain créent des collections durables en utilisant ces matériaux. Cependant, en dépit de tous ces efforts, la réglementation en Corée du Sud demeure en deçà de celle en vigueur en France ou dans d'autres pays. Selon un article paru en 2024, la France prépare une loi imposant une taxe environnementale de 50 % du prix de vente sur les produits vendus sur les plateformes de fast fashion, avec un plafond de 10 euros (environ 14 400 wons). En outre, des mesures d'interdiction de publicité sont également envisagées. Malgré les pratiques déloyales de la mode jetable, aucune nouvelle législation n'a été mise en place en Corée. Il est nécessaire que la Corée adopte également des lois plus strictes pour remédier aux problèmes posés par ce fléau.

Aujourd'hui, les géants chinois de l'*ultra fast-fashion*, avec des milliers de nouveautés proposées tous les jours, tels que Shein (fondé en 2012) et Temu ont pignon sur rue en Corée du Sud. Ces derniers s'offrent même des « *pop-up store* », des magasins aussi éphémères que leurs vêtements. Ciblant les jeunes de la génération Z (nés entre 1995 et 2010) et les poussant à la consommation à l'aide de l'IA, ces plateformes vendent exclusivement en ligne via le célèbre réseau social Tik-tok, le réseau social préféré des préadolescents. Ces produits du prêt-à-porter bon marché pour ne pas dire du prêt-à-jeter sont parfois illégaux ou nocifs pour la santé. Plus que les dérives environnementales, les dérives sociétales exploitant des travailleurs, ouïghours notamment, sont le prix à payer pour ces coûts « ultra »-bas.

En Corée du Sud, il apparaît aujourd'hui urgent d'agir dans

le domaine du « prêt-à-jeter ». Tout d'abord, des mesures légales coercitives pourraient inciter les entreprises à informer les consommateurs sur l'impact environnemental de leurs produits, suivant ainsi l'exemple de la France. Les améliorations dans les processus de production ou la gestion des déchets ne suffisent cependant pas à résoudre cet épineux problème. En parallèle, la promotion de la « slow fashion » pourrait être encouragée activement à travers des célébrités, des influenceurs et des youtubers proches des générations Millenium et Z. Cette sensibilisation vise à contribuer à un changement de mentalité et à encourager l'émergence d'une tendance plus écoresponsable. Enfin, pour favoriser une consommation plus durable, il serait pertinent de soutenir l'achat de vêtements d'occasion, notamment par le biais de plateformes comme FruitsFamily ou Collective, tout en luttant contre les préjugés qui y sont encore attachés. Toujours pour lutter contre la surconsommation et protéger notre planète, une autre tendance remise au goût du jour consiste à créer du nouveau à partir de l'existant, autrement dit à redonner une autre vie à d'anciens vêtements, ce que l'on appelle le « upcycling » (sorte de recyclage avec plus-value), ajoutant de la valeur à des articles usagés.

Actuellement, la Corée du Sud déploie de grands efforts pour promouvoir les entreprises adeptes du *upcycling*, pratique encore méconnue du grand public. Pour combler ce fossé, une action éducative sur ses concepts et bénéfices resterait à mener, y compris au sein des établissements scolaires. Cette démarche permettrait en outre aux élèves de prendre conscience de l'impact de leurs habitudes de consommation sur l'environnement et de découvrir comment recycler les ressources existantes pour créer de nouvelles valeurs. En leur fournissant des occasions de s'impliquer dans de tels projets et de cultiver leur esprit créatif à travers ces initiatives, nous pourrions stimuler leur intérêt et leur engagement envers cette pratique durable.

En définitive, la mode est un moyen d'exprimer notre individualité, mais lorsqu'on considère son impact sur la planète et l'humanité, elle revêt une importance encore plus grande. Il est de notre responsabilité à tous de contribuer à façonner un avenir plus durable en adoptant des habitudes de consommation responsables. ■

[1]Le terme de type SPA (Specialty store retailer of Private label Apparel) désigne des marques de vêtements qui conçoivent, fabriquent et vendent directement leurs propres produits sous leur propre marque, ce qui leur permet de réduire les coûts et de réagir rapidement aux nouvelles tendances. Des exemples incluent ZARA, UNIQLO ou H&M.

© Fujiphilm sur Unsplash.com

STUPÉFIA

La drogue dragues même les Coréens !

Texte de Soh Ha-yeon, Kim Dong-keon et Roh Kyeong-hwan
Photos par MakoMakt et danielmonteirox sur unsplash.com
Design par Pierre Larrey

Le contrôle des drogues en Corée du Sud a connu une évolution complexe, depuis l'utilisation traditionnelle des plantes médicinales jusqu'à la consommation contemporaine de drogues diverses. Sous l'influence de la colonisation japonaise et des échanges avec l'Occident, notamment l'introduction de l'opium au début du XXe siècle, les mesures de contrôle ont commencé à se renforcer.

Malgré les lois strictes adoptées dans les années 1940 et maintenues sous la domination américaine après la guerre de Corée (1950-1953), la Corée du Sud est aujourd'hui confrontée à une augmentation de la toxicomanie, notamment avec des substances telles que le cannabis, même si la réglementation persiste.

Cette transition historique révèle une évolution des mentalités et des pratiques dans la société coréenne envers les substances psychoactives.

USAGE POSITIF ET ABUS

Certaines drogues ne sont pas illégales en Corée du Sud et sont autorisées à des fins thérapeutiques restreintes, telles que l'analgésie et l'anesthésie. Par exemple, la morphine et l'oxycodone soulagent les douleurs post-opératoires, les traumatismes graves et le cancer. Toutefois, dans ce pays, toute utilisation de drogues hors de l'usage médical est qualifiée de mésusage et d'abus, et est strictement réglementée par le gouvernement, assortie de sanctions.

L'abus de drogues est un problème majeur, engendrant de nombreux effets secondaires et complications. Au-delà des conséquences sur la santé physique telles que les lésions cutanées, les problèmes respiratoires et cardiaques, voire hépatiques, il faut également considérer les impacts sur la santé mentale, pouvant aggraver des troubles comme la dépression, l'anxiété et la schizophrénie. Les répercussions ne se limitent pas à l'individu, mais touchent également son entourage, notamment famille et amis, et peuvent contribuer à des conséquences dévastatrices telles que violences domestiques, criminalité et isolement social.

Un exemple pertinent de ces effets transversaux est illustré par les coûts sociaux associés à la conduite sous l'emprise de stupéfiants, qui dépassent ceux de l'alcool. Cependant, malgré ces enjeux, il est souvent constaté que la conduite sous l'influence de drogues reste impunie, témoignant ainsi de l'ampleur du problème actuel, où les coûts sociaux continuent de croître sans qu'aucune mesure efficace ne soit mise en œuvre.

Dans ce contexte, l'interdiction actuelle de la consommation de drogues en dehors du cadre médical vise à réduire au maximum l'impact sur le plan personnel et sociétal. Pourtant, malgré cette réglementation, les problèmes liés à l'abus et à la mauvaise utilisation des drogues persistent, menaçant la sécurité et le bien-être des Sud-Coréens.

CHANGEMENT DE PERCEPTION ET FACILITÉ D'ACCÈS ACCRUE

Dans l'esprit des Sud-Coréens, le premier incident lié à la drogue est sans aucun doute l'affaire du *Burning Sun Gate*[1] (2018). Ce scandale a profondément secoué notre société, mettant en lumière les liens troubles entre consommation et vie nocturne des clubs. Cet incident a révélé l'ampleur de ce fléau, illustrant les crimes qui en découlent, et contribuant à la formation de stéréotypes. Néanmoins, selon certains témoignages, une évolution semble se dessiner dans l'opinion publique : « Je ne pense pas que nous associons aujourd'hui systématiquement tous les clubs à la toxicomanie. L'organisation de festivals en intérieur dans les clubs et les *after-parties* officielles après les grands festivals ont contribué à cette évolution, laissant place à une culture festive plutôt que centrée sur la consommation de stupéfiants. Je n'ai personnellement jamais observé d'administration directe de drogue dans les clubs. Le problème du *Burning Sun Gate* concerne des crimes sexuels commis sur des femmes droguées dans un salon VIP, un acte qui aurait pu se produire dans un lieu privé, même sans être un club. » Cinq ans après la médiatisation du *Burning Sun Gate*, les connotations négatives du *clubbing* semblent s'estomper dans l'opinion publique, mais l'idée que les drogues continuent de peser sur nos vies demeure prégnante.

L'opinion publique sur les drogues a évolué, passant de la perception d'un pays sans drogue à une reconnaissance croissante du problème actuel. Cette évolution est stimulée par des facteurs tels que les tendances mondiales et l'intensification de l'activité des organisations criminelles. Cela reflète une prise de conscience croissante du problème actuel des drogues, influencé par des dynamiques internationales et une augmentation de l'implication des groupes criminels. Ironiquement, l'attention accrue portée aux drogues s'est révélée être l'un des aspects les plus préjudiciables.

La montée de l'intérêt pour les drogues a progressivement érodé la perception selon laquelle la toxicomanie était honteuse, conduisant certains à considérer la consommation de drogues comme un choix personnel plutôt que comme un problème social. Ce changement est attribué à l'influence de la culture populaire et des médias, qui ont transformé le message de nocivité des drogues en un message ambigu les décrivant comme excitantes et agréables.

En parallèle, la mondialisation et le développement d'Internet ont simplifié la distribution des drogues, facilitant leur acquisition. L'accessibilité et l'anonymat offerts par les marchés en ligne ont attiré de nouveaux consommateurs, alimentant une demande croissante. En réponse, les activités de trafic et de distribution de drogues, orchestrées par des organisations criminelles transnationales, se sont multipliées.

---

[1] « *Burning Sun* » était un club de Séoul impliqué dans un scandale qui a révélé des allégations d'usage de drogue, d'agressions sexuelles et de corruption policière. Le problème de la soumission chimique est un problème qui vient de faire l'objet d'un rapport parlementaire en France https://www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/sites/efh/files/2025-05/Rapport-au-gouvernement-soumission-chimique-120525.pdf

RECHERCHE DE SOLUTIONS

L'exposition sociale aux drogues est désormais plus fréquente qu'auparavant. Face à cette réalité, la solution ne devrait pas se limiter à maintenir les mesures existantes, mais plutôt à explorer diverses options pour trouver la plus appropriée. Cela implique de mettre l'accent sur le renforcement de la légalisation, voire l'adoption de nouvelles lois, ainsi que sur la prévention et l'éducation, le traitement et la réadaptation, ainsi que l'application de sanctions pénales.

Pour aborder ces solutions, nous avons tenté de recueillir un large éventail de points de vue en interrogeant tant des majeurs que des mineurs. Ces opinions se divisent principalement en trois aspects. Certains préconisent le renforcement des sanctions légales et la lutte contre le trafic. D'autres estiment que l'aspect légal devrait être maintenu ou assoupli, mais avec une éducation approfondie sur les drogues dans le cadre de l'enseignement obligatoire. Enfin, d'autres soutiennent la légalisation totale des drogues, s'inspirant des pays plus respectueux de la liberté individuelle, arguant que la prohibition ne parvient pas à empêcher l'usage et que la légalisation pourrait réduire les dommages associés.

En synthétisant ces opinions, il est évident que les exemples d'autres pays peuvent éclairer notre réflexion, notamment en ce qui concerne la distinction entre drogues douces et dures. Certains pays ont légalisé les premières à des fins médicales, ce qui a contribué à réduire le marché illicite. Cependant, la légalisation de tous les types de drogues comporte également des risques, comme le montrent les exemples des « rues zombies », où des centaines de personnes se piquent en pleine rue pour s'administrer une dose de drogue, comme à Philadelphie, aux États-Unis.

Une autre approche consiste à proposer des traitements et une réadaptation aux drogués, plutôt que de les criminaliser. Cette approche s'attaque aux causes sous-jacentes du problème et peut être complétée par des programmes d'éducation et de prévention, en particulier chez les jeunes. De plus, une coopération internationale est nécessaire pour lutter contre le trafic de drogue et soutenir le traitement et la réadaptation des toxicomanes, reconnaissant que le problème dépasse les frontières nationales.

En fin de compte, une stratégie efficace sur plusieurs fronts, combinant des approches sociales, médicales et éducatives, est essentielle pour faire face au problème complexe de la drogue. La question de la drogue reste un enjeu social majeur à l'échelle mondiale, y compris en Corée. Il est crucial de reconnaître à la fois ses vertus thérapeutiques dans le domaine médical, tout en étant conscient des ravages potentiels qu'elle peut engendrer, tant sur le plan individuel que sociétal. ■

AIDEZ-NOUS À FAIRE VIVRE LE PETIT ÉCHOTIER !

Vous avez envie de rejoindre une équipe de bénévoles dynamiques et passionnés ? De vous investir ou mettre à profit votre savoir-faire, vos compétences ?

L'équipe du Petit Échotier est toujours à la recherche de bénévoles pour faire vivre ce magazine et partager de nouvelles aventures humaines.

@

lepetitechotier@gmail.com

PROFESSIONNEL OU AMATEUR, REJOIGNEZ-NOUS !

Cette année, nous recherchons particulièrement un appui pour organiser la **distribution du magazine en version papier**. Un petit projet à part entière à monter en collaboration avec la rédactrice en chef.

Contactez-nous si le projet vous intéresse !

Les kokdu, Compagnons vers l'au-delà

Texte et photos d'Anne Bigot
Design par Élodie Catherine

S'intéresser aux rites funéraires c'est toucher à la spiritualité et à la philosophie d'une société. Partons à la découverte de rites funéraires coréens.

En Corée, autrefois, on ne parlait pas de mourir, mais de « revenir » : un retour vers le lieu d'origine, quitté lors de la naissance. Ce voyage de l'âme vers l'origine est cependant un voyage vers l'inconnu, plein de mystères, d'interrogations et parfois d'angoisse : les *kokdu* (꼭두) accompagnent les défunts pour faciliter et adoucir ce passage.

Rites funéraires

Comme pour beaucoup de choses en Corée, les rites funéraires sont codifiés depuis l'ère Joseon. Les rites évoqués dans cet article sont ceux des milieux populaires, et non ceux concernant le roi et les aristocrates.

Quand un membre de la famille décède, la coutume est de monter sur le toit de la maison avec des habits du défunt et de les agiter au vent, tout en appelant le nom du mort, pour que son âme revienne. C'est aussi une façon de symboliser l'au revoir et d'accepter le départ définitif de l'être aimé. Commencent alors les rituels pour assurer au mort un passage serein vers l'au-delà.

Le corps du mort est lavé, habillé et disposé dans un cercueil, le rituel de *ssitgimgut* (씻김굿) a pour but de nettoyer le défunt de ses chagrins et des impuretés de sa vie. Un repas est préparé pour le messager de la mort, avec trois bols disposés sur une petite table et trois paires de sandales devant. Le palanquin funéraire (*sangyeo* 상여), un peu semblable à une maison à plusieurs étages, est décoré et orné de peintures ou sculptures de fleurs, de bêtes, d'humains et de divinités multicolores, qui guident et protègent le défunt. Au son des percussions et des chants, le mort est transporté dans le *sangyeo* en procession à travers le village vers son lieu d'enterrement : il n'est pas seul pour son passage de l'ici vers l'au-delà.

Les *kokdu*, compagnons de l'âme

Les *kokdu* sont des petites figurines en bois multicolores et font penser à des jeux d'enfants. Ils sont disposés autour du palanquin funéraire et sont comme des compagnons de l'âme. Ils ont pour mission d'aider le défunt en l'apaisant, l'amusant ou le défendant sur le chemin du retour vers l'origine.

Les défunts sont d'abord accueillis par les *kokdu* serviteurs, afin d'apaiser les angoisses de l'inconnu, de les guider et les servir avec douceur sur ce chemin vers l'autre monde. Des immortels tels que Bouddha, des moines et des chamans, consolent également les morts de leur départ.

Tout comme les vivants, les morts sont pleins de tristesse : ils pleurent leur départ et la perte de leurs êtres aimés et redoutent la solitude de l'au-delà. C'est à ce moment que les *kokdu* artistes entrent en scène pour amuser et apaiser les défunts. Ils peuvent être grimés en clown, faire des farces, des acrobaties, danser ou jouer de la musique.

Le passage de l'ici à l'au-delà est long et difficile. Les *kokdu* protecteurs ont pour rôle de protéger le mort des mauvais esprits et de tout mal : ils sont armés et montent des chevaux, des tigres ou des animaux imaginaires et arborent parfois des têtes féroces. Les morts sont aussi accompagnés par des animaux protecteurs, symboles d'immortalité tels que les dragons et les *bonghwang* (sorte de phénix).

Rites du passé

Jusque dans les années 50, ces rites funéraires et ces *kokdu* ont été en usage à la campagne ; le *sangyeo* était partagé par les habitants du village. Aujourd'hui *sangyeo*, *kokdu*, dragons et autres objets funéraires sont devenus des pièces de musée, dans un grand tourbillon de couleurs, pour le plus grand plaisir des yeux. ■

L'ensemble des informations contenues dans cet article provient de l'exposition *KOKDU*, organisée par le Musée national des arts populaires de Corée du 23 octobre 2024 au 3 mars 2025. Retrouvez un *sangyeo* et d'autres objets funéraires dans l'exposition permanente de ce musée (expo n°3 « *Korean life passages* ») : il se trouve dans l'enceinte du palais Gyeongbokgung, n'hésitez pas à vous y rendre !

Kokdu protecteur

Sangyeo - Musée national des arts populaires de Corée

Musicien jouant du gayageum et un bonghwang

Kokdu acrobate

Kokdu serviteurs

Kokdu protecteur monté sur un tigre

CABINET DENTAIRE BOSTON
Cabinet d'orthodontie & soins dentaires

DENTAL CARE FOR FRENCH COMMUNITY SINCE 2003

BOSTON DENTAL CLINIC

CABINET DENTAIRE BOSTON Cabinet d'orthodontie & soins dentaires

Dr. LEE Young

Bienvenue ! Je suis le Dr Lee, fondatrice de la clinique dentaire Seorae Boston, créée en 2003 pour accompagner la communauté française de Séoul.
Depuis, nous avons eu l'honneur de soigner de nombreux expatriés, dont des diplomates et des ambassadeurs.
Au-delà des soins dentaires, tisser des liens avec les familles me tient à cœur.
En tant que mère, voir grandir les enfants du Lycée Français de Séoul et veiller sur leur sourire est une fierté.
Mon objectif est d'offrir un lieu de confiance où la communauté française peut compter sur nous. Je prendrai soin de votre famille comme de la mienne. Merci !

Dentiste specialisé/ dentisterie familiale
Diplôme de l'Université de l'Illinois aux États-Unis
Doctrat de l'Université Yonsei

Notre cabinet

- Soins dentaires pour la communauté française depuis 2003
- Documents d'assurance pour remboursement
- Anglais parlé
- Français parlé (débutant)

Traitements fournis

- Orthodontie
- Plombages sans mercure
- Soins dentaires pédiatriques
- Traitement dentaire d'urgence
- Implants dentaires

Seung-hygiéniste dentaire

Hannah-hygiéniste dentaire

Dr.Kim

Au fil des années, j'ai eu le plaisir de tisser des liens avec la communauté française.
Je prends une année sabbatique pour me soigner et approfondir mes études, mais soyez rassurés : le Dr Lee est de retour après son propre congé sabbatique et reprend les rênes de sa clinique. J'ai eu la chance de la gérer en son absence, et je sais qu'elle prendra soin de vous.
Vous me manquez, et j'ai hâte de vous retrouver bientôt avec une énergie renouvelée !

CABINET DENTAIRE BOSTON
Cabinet d'orthodontie & soins dentaires

Alice (9 ans) /

Le cabinet est accueillant et la dentiste est gentille; je n'ai jamais eu mal!

Isabelle O. (sa maman) /

Dr. Lee est douce et patiente: elle fait tout son possible pour trouver des solutions durables et de qualité.

Julieta C. & Daniel C. (La famille de Nino) /

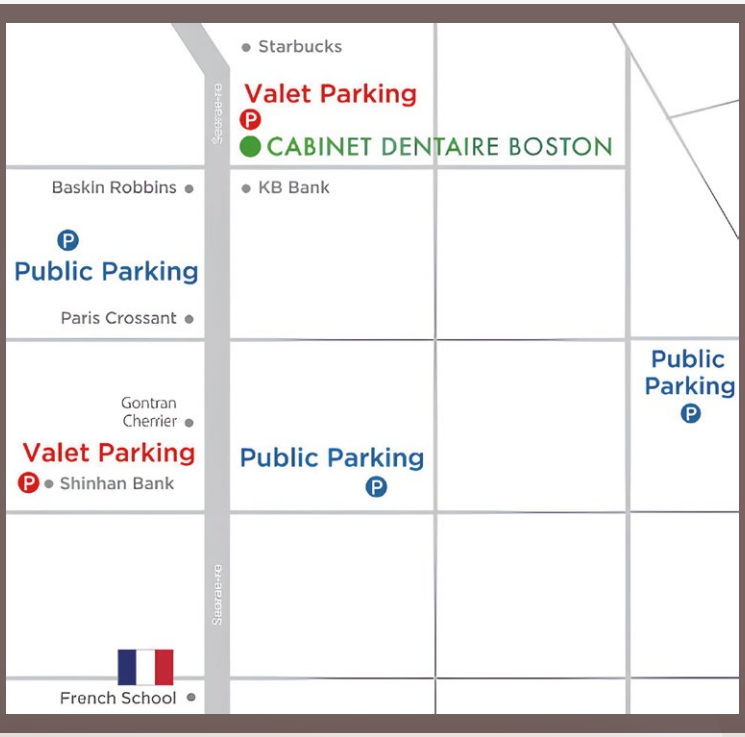
Our experience with Dr. Lee was excellent. We needed to address a delicate dental health issue for our son that required special care, and she guided us and treated him with great precision and gentleness. Beyond her medical expertise, what we appreciate the most is her fluency in English (not just for basic communication) and her warmth. It's truly difficult to find someone like her in the area, and we highly recommend her.

Loana S. /

Le docteur est très à l'écoute de ses patients. Elle est patiente et explique les différentes situations en détail. La clinique est accueillante et le personnel compréhensif.

Romain M. /

Le Dr Lee et son équipe sont d'une grande gentillesse et très accueillants.
J'ai particulièrement apprécié ses efforts pour parler français, une attention qui m'a touché.
Le traitement était efficace et totalement indolore.
La clinique est propre, moderne et très confortable.
Je la recommande sans hésitation !
Merci, Docteur, pour votre bienveillance et le soin apporté à mon fils et à moi-même.



Rendez-vous

TEL 02 3482 0028

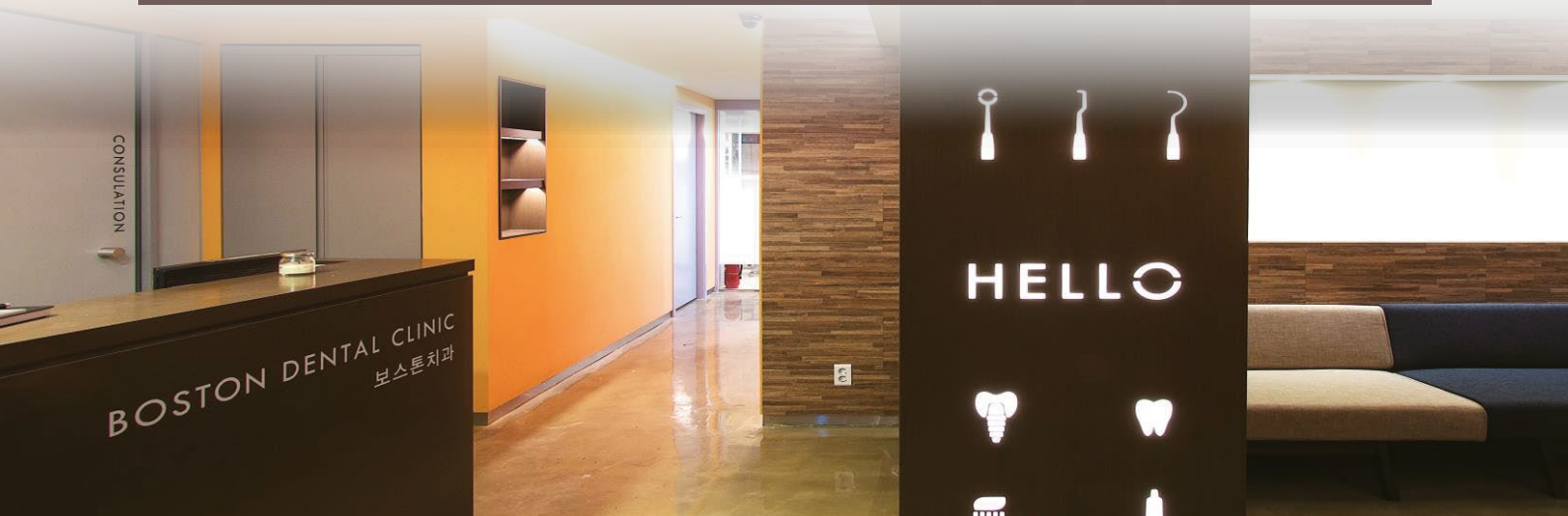
Email boston34820028@gmail.com
(en Anglais ou en Français)

Adresse

Seocho-gu Banpo-dong 92-12 5ème étage
En face dans la diagonale de
Baskin Robbins Service de voiturier

boston_dental_ seoraevillage

www.e-boston.co.kr/fra



© Crédits photo Yan-liusur Unsplash

“ Être bénévole, c’est partir à la découverte de soi

Un témoignage de Vivi, qui a été bénévole dans différentes associations francophones au fil de ses expatriations.

Illustrations Canva
Design par Evy Cazali

Avant d’écrire cet article, je me suis posé la question suivante : qu’est-ce qu’un bénévole ? D’après le Larousse, un bénévole est « une personne qui apporte son aide de manière volontaire à titre gratuit pour une association ». Il se distingue donc de l’entrepreneuriat ou du salariat essentiellement par le critère suivant : le bénévole ne perçoit pas de rémunération. Les synonymes de ce terme sont : *désintéressé*, *gracieux* et *volontaire*. Pour ma part, si on m’avait dit, lorsque j’étais petite, que je serais bénévole au sein d’associations pour expatriés, je ne l’aurais jamais imaginé. Tout simplement parce qu’à l’époque, j’envisageais de faire ma vie dans ma région, proche de ma famille et de mes amis.

Il est vrai que l’avenir que l’on s’imagine, ne correspond pas forcément à la réalité vécue.

J’ai toujours aimé m’entourer de personnes, partager des moments de vie, être présente dans les périodes difficiles pour mon entourage, soutenir et aider. Cela fait tellement partie de moi que j’en ai fait mon métier. Être infirmière est plus qu’une profession pour moi c’est un don de soi. C’est donner de son temps, de son énergie, et de ses compétences pour faire une différence dans la vie des autres, sans rien attendre en retour. En un sens c’est peut-être ce qui a toujours rythmé ma vie.

Après 15 ans d’expérience professionnelle, j’ai annoncé à mes collègues que je partais vivre à l’étranger suivre mon mari.
Beaucoup de questions ont surgi : « Est-ce que tu travailleras là-bas ? Comment vas-tu faire ? Quelle chance tu as, tu es courageuse ! Moi, je n’aurais jamais osé faire ça ! Mais tu ne vas pas t’ennuyer ? »

Toutes ces questions, je me les suis posées. Et à chaque destination, je me les pose à nouveau. Mais au bout du compte, mes conclusions sont toujours les mêmes. Non, je ne m’ennuie pas, je suis occupée, voire débordée. Les journées passent et ne se répètent jamais. Courageuse, peut-être, mais la peur de l’inconnu, certainement. Stressée à chaque étape, mais chanceuse de vivre ces expériences. Active professionnellement, cela m’est impossible, ma seule possibilité reste donc le bénévolat.

Je dis régulièrement à mes collaborateurs de l’association francophone, « cette activité doit avant tout nous procurer du plaisir ».

De mon côté, j’éprouve une pleine satisfaction en voyant que j’ai accompli quelque chose d’utile à la communauté, de quelque manière que ce soit. L’entraide entre expatriés n’est que bénéfice pour une bonne installation et une bonne intégration.
Le rythme et la cadence du bénévolat peuvent parfois entraîner un peu de

tension et de stress, car oui, nous sommes également sollicités en dehors des horaires professionnels, le soir, le week-end... Ce qui demande une certaine disponibilité, et un équilibre entre la famille et le bénévolat doit être défini dès le départ.
En revanche, l'idée d'avoir un objectif, un but à accomplir pour un moment précis, une réunion à une date donnée, me permet d'établir un planning, une vue d'ensemble sur les semaines et les mois à venir. Cela me permet d'aller de l'avant.

Les membres ont souvent des attentes et des demandes précises que l'association doit satisfaire. Or, les bénévoles ne sont pas des professionnels et n'ont pas toujours l'expertise requise pour certaines fonctions. C'est pourquoi une formation, un apprentissage, et une entraide au sein de l'équipe sont souvent nécessaires. Il est aussi intéressant pour moi de me mettre dans une position de réflexion, de découverte et de nouveauté. Ce qui me nourrit intellectuellement et développe certaines facettes de ma personnalité que je n'aurais pas envisagées dans un autre contexte. Car jusque-là certaines de mes ressources cachées n'ont jamais pu être exploitées.

Je retrouve également dans le bénévolat le sens du partage et de la communication. Cet échange, cette attache qui unit la communauté française, m'apporte énormément, tant sur le plan relationnel que d'un point de vue pratique : se faire un réseau.

Nous sommes pour la plupart dans la même situation d'expatriation, le sentiment d'appartenir à un groupe et de ne pas se sentir seul est d'autant plus renforcé par ce lien. On dit souvent que les collègues, les collaborateurs d'un projet commun constituent notre deuxième famille.

> «C'est avant tout un engagement sincère et désintéressé, [...] avec l'espoir de créer des relations et d'apporter une réelle contribution à la communauté»

Être bénévole, c'est avant tout un engagement sincère et désintéressé. C'est une manière de donner aux autres, sans attendre en retour, mais avec l'espoir de créer des relations et d'apporter une réelle contribution à la communauté. Moi qui suis introvertie, cela me demande énormément de travail intérieur et c'est en cela que ces expériences m'ont beaucoup transformée. Car elles me poussent à sortir de ma zone de confort et à développer des compétences humaines et pratiques.

En tant que bénévole, on apprend à écouter, à comprendre, à être patient, et surtout à s'adapter aux besoins des autres. C'est un travail parfois invisible, mais qui prend tout son sens dans l'impact qu'il a sur ceux que l'on aide. La fierté d'accomplir une tâche et de servir une cause me procure un sentiment de bien-être au quotidien. Ainsi, la satisfaction et les remerciements de nos membres ne font que renforcer mes certitudes quant à l'utilité de cet engagement.

À chaque fin de séjour, mon cœur s'alourdit des séparations et des pertes auxquelles je suis confrontée, mais paradoxalement, ces épreuves m'enrichissent. Elles me forgent et me rendent plus résiliente, en me donnant des clés pour comprendre davantage le monde qui m'entoure.

Ces expériences de bénévolat, que ce soit auprès de la communauté francaise, de lycéen, de femme démunie en pleine reconstruction sociale, ou d'étudiant apprenant la langue francaise sont parfois difficiles mais toujours formatrices, et deviennent des trésors que j'emporte avec moi. Elles m'accompagnent et me servent dans mes projets futurs, que ce soit dans l'associatif ou dans ma carrière professionnelle. Chaque étape franchie, chaque « au revoir » m'ouvre de nouvelles perspectives et me permet de grandir, à la fois personnellement et dans mes actions envers les autres. ■

Supporting our clients
towards a more
sustainable
future
Pioneer and market leader in sustainable finance,
Crédit Agricole CIB strenghtens its commitments to clients by
leveraging its expertise and offering a suite of products tailored to
accompany them on their decarbonisation journey.
www.ca-cib.com
21st Floor, Kyobo Building
1 Jongro, Jongro-gu, Seoul 03154
CRÉDIT AGRICOLE
CORPORATE & INVESTMENT BANK
CRÉDIT AGRICOLE
SECURITIES

Seokga Tansinil

EST LE 8E JOUR DU 4E MOIS DU CALENDRIER LUNAIRE, SOIT AU PRINTEMPS.

(1)

(2)

Texte et photos de Laurène | 로레느
Design par Pierre Larrey

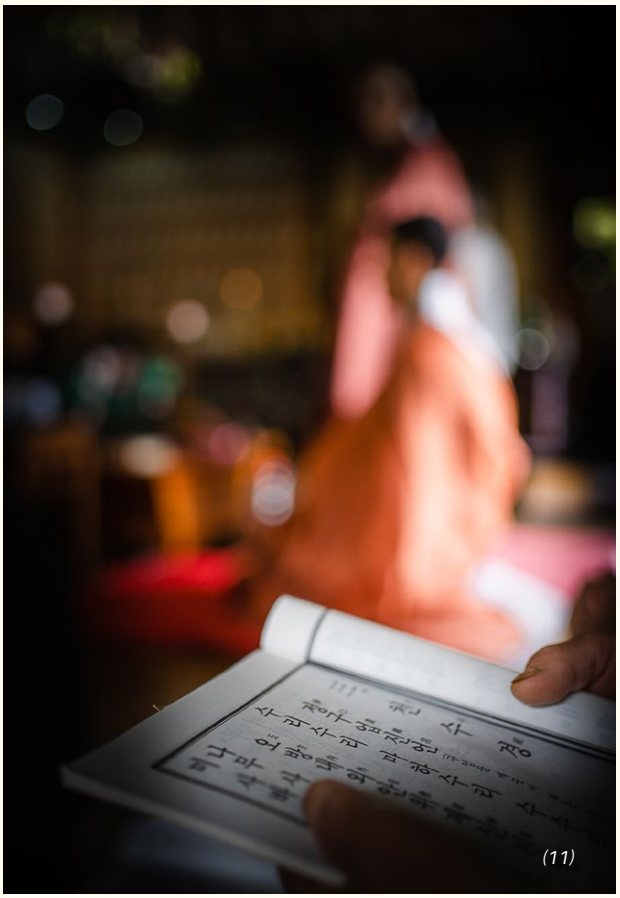
Cette célébration de la naissance de Bouddha incarne un moment de rassemblement, de paix intérieure et de compassion au sein de la société Coréenne. Chaque année, les temples s'illuminent de milliers de lanternes, symbole de sagesse et d'espoir, tandis que croyants et curieux se retrouvent dans une atmosphère empreinte de sérénité et d'humanité. C'est une fête profondément ancrée dans le cœur des Coréens, qui transcende les générations et les appartenances spirituelles.

Le pansori est un opéra traditionnel coréen inscrit au patrimoine immatériel de l'UNESCO. Porté par un seul chanteur-narrateur accompagné d'un maître tambour, il mêle chant, récit et gestuelle pour incarner plusieurs personnages. Le tambour rythme la performance et amplifie l'intensité dramatique. Ensemble, ils donnent vie à des récits empreints d'humour, de sagesse et d'émotion.

Merci à Shon de m'avoir donné carte blanche pour exposer mes photos dans sa galerie avant de quitter la Corée du sud. Sans qui, toutes ces rencontres avec le moine et les locaux auront été impossibles. Quel privilège d'avoir assisté à une cérémonie de *Seokga Tansinil* et un pansori en petit comité !

(1) et (2) : Cérémonie pour l'anniversaire de Buddha (Seokga Tansinil) au temple Gwaneumseonwon, Samdong-myeon à Namhae, Gyeongsang.

(1)


(11)

(12)

(1) à (10) :
Performance de Pansori lors de *Seokga Tansinil* , *Gwaneumseonwon* (temple) *Samdong-myeon* à *Namhae, Gyeongsang*.

(11) à (12) :
Cérémonie pour l'anniversaire de Buddha (*Seokga Tansinil*) au temple *Gwaneumseonwon, Samdong-myeon* à *Namhae, Gyeongsang*.

(2)

(3)

(4)

(5)

(6)

(7)

(8)

(9)

(10)

(1)

(2)

(3)

(4)

(5)

(1) : Le moine du temple Gwaneumseonwon et moi après une invitation à savourer le thé avec Shon, Namhae, Gyeongsang.

(2) : Shon et moi devant sa maison traditionnelle coréenne, en arrière de sa galerie Brightmoonlightbooks, Namhae, Gyeongsang

(3) : Tout juste revenu du Japon, jour de vernissage de mon exposition. (texte : “même si nous venons de pays différents et parlons une langue différente, nous avons partagé une partie de mon voyage. Nous sommes tous des êtres humains.” - en référence à ce même texte imprimé sur un mur pour l’expo).

(4) : La cheffe du centre administratif de Samdong-myeon et moi-même, accompagnée de Shon (galeriste) et Eugène (assistant). Réunion de soutien pour mon exposition organisée pour sept. 2023 à la galerie Brightmoonlightbooks de Shon. Poster de l’expo réalisé par mes soins.

(5) : Je signe une de mes photographies argentiques grand format représentant Namhae pour l’offrir à Eugène, imprimée par Linkup. ■

@UUAALAAUU

Care for you,
Grow with you!

AXA Korea commits to
“Care for you, Grow with you.”

AXA 손해보험은
‘Care for you, Grow with you’를
실천합니다.

Han Youngsoo, le photographe humaniste de la Corée d'après-guerre

Texte et photos de Dorothée de Nazelle
Design par Noémie Villala

Le photographe Han Youngsoo est actuellement à l'honneur à la galerie Space 22 à Séoul, où une exposition lui est consacrée en partenariat avec la Fondation Han Youngsoo. Jusqu'à la fin de l'année, le public peut y découvrir une sélection de ses travaux les plus marquants.

Bien que peu connu de son vivant en dehors de la Corée du Sud, le travail de Han Youngsoo (1933–1999) a suscité un intérêt croissant à l'international au cours des dernières décennies. Ses images saisissantes, en noir et blanc, qui capturent remarquablement la transformation du Séoul d'après-guerre (1953), lui ont valu le surnom de « Henri Cartier-Bresson de la Corée du Sud ». Son œuvre constitue une mémoire visuelle d'une ville en pleine reconstruction, oscillant entre tradition et modernité et reflétant la résilience et le quotidien de ses habitants. À travers son objectif, Han Youngsoo a immortalisé l'essence d'une époque, produisant des clichés d'une grande beauté et d'une importance historique remarquable.

Biographie et contexte historique

Né en 1933 dans une famille aisée de Gaeseong (개성 - aujourd'hui en Corée du Nord), Han Youngsoo manifeste très tôt un réel talent artistique et se passionne pour la photographie, qu'il pratique en amateur. Témoin d'une époque tourmentée, il grandit non seulement sous l'occupation japonaise (1910-1945), une période de fortes tensions marquée par la répression mais également durant des événements majeurs de l'histoire de son pays : la libération de la Corée, sa division douloureuse, puis la guerre qui dévaste la péninsule et bouleverse les destinées.

Han Youngsoo

Quand le conflit éclate en 1950, le jeune Han Youngsoo est appelé sous les drapeaux et sert dans l'armée sud-coréenne. Cette expérience le marquera profondément et influencera sa vision de la vie, et plus tard, son travail photographique.

Quand il retourne à Séoul en 1953, à la fin du conflit, Han est frappé par les ravages de la guerre ; il retrouve une ville dévastée et appauvrie. C'est à partir de ce moment qu'il décide de se consacrer pleinement à sa carrière artistique. Il étudie brièvement la peinture à l'Université Hongik, puis se focalise exclusivement sur la photographie - un médium qui lui permet de capter la simplicité du quotidien et la sensibilité humaine dans une société en pleine modernisation. Ses images en noir et blanc saisissent les rues de Séoul dans les années 1950 et 1960 : marchés animés, enfants jouant près du fleuve Han, femmes affairées, couples silencieux, solitude urbaine...

En 1966, il fonde son studio, Han's Photo, pionnier dans la photographie de mode et de publicité en Corée. Il occupe ensuite divers postes de direction dans des associations culturelles et photographiques. En 1987, il publie *Life*, un recueil emblématique de scènes de Séoul d'après-guerre.

Il décède en 1999, laissant derrière lui un vaste héritage visuel. Cet important patrimoine culturel continue de rayonner encore aujourd'hui au travers de la fondation Han Youngsoo, créée par sa fille Han Sunjung. Un bel hommage à l'œuvre de Han qui est ainsi redécouverte et saluée sur la scène internationale comme témoignage majeur de la Corée en transition.

Une fenêtre sur le Séoul d'après-guerre

La photographie de Han Youngsoo se concentre principalement sur le Séoul de la fin des années 1950 et des années 1960, une période marquée par une modernisation rapide et de profonds bouleversements sociaux. Contrairement aux images de guerre qui dominent alors la photographie coréenne et qui documentent le conflit dans toute sa brutalité, Han tourne son regard vers les instants du quotidien, les interactions humaines et la beauté nichée dans l'ordinaire. Ses clichés de marchés animés, de rues calmes ou de passants saisis dans leurs gestes simples rappellent, avec émotion, la résilience face à l'adversité.

Ses œuvres traduisent une profonde gratitude pour le

retour à la paix, la capacité d'adaptation du peuple coréen et les joies simples de la vie quotidienne — peut-être en réponse directe aux souffrances vécues en tant que soldat ? La Corée, à travers l'objectif de Han Youngsoo, est un lieu de renouveau. Pour lui, la photographie a une mission démocratique : représenter les difficultés et les bonheurs du quotidien.

Son attention se porte également sur l'importance de la figure féminine dans la reconstruction de la Corée d'après-guerre. À travers son objectif, il met en lumière ces héroïnes du quotidien, devenues les piliers d'une société meurtrie par la guerre. Avec une génération d'hommes fortement diminuée par le conflit, ce sont les femmes qui assument la reconstruction de la société (travail, éducation des enfants et gestion des foyers). Han saisit avec délicatesse leur force, leur dignité dans l'effort, et leur capacité à insuffler une forme d'espoir au milieu des ruines. Ses photographies les célèbrent comme symbole du renouveau. Ces figures anonymes constituent le moteur silencieux d'un pays en pleine renaissance. Il rend hommage à cette génération de femmes dans son livre *When the Spring Wind Blows*, publié par la Fondation Han Youngsoo, qui réunit nombre de ces images puissantes.

La célèbre photographie *Myeongdong, 1956-1963* - représentant des hommes marchant dans la neige - illustre la capacité de Han à créer une émotion dans une scène en apparence banale. De même, *Palais Deoksugung, Jeong-dong, 1956-1963*, où l'on voit un couple partager un moment d'intimité, révèle son talent à capter les liens humains. Une autre image marquante, *Séoul, 1956-1963*, montre une femme marchant sous la pluie entre deux voitures, évoquant une solitude silencieuse au cœur d'un paysage urbain en mutation.

Parmi ses autres œuvres notables, on trouve *Sogong-dong, 1956-1963* qui présente un couple assis à côté d'un kiosque à journaux. Dans cette composition, Han saisit un moment spontané de la vie quotidienne, mettant en lumière les dynamiques subtiles du couple. Le geste de la femme, fumant — acte encore peu associé aux femmes à cette époque —, suggère l'évolution des normes sociales et l'émergence d'une nouvelle féminité en Corée. La posture contemplative de l'homme vient compléter la scène, ajoutant une profondeur silencieuse au récit visuel. Une autre photo, également intitulée *Seoul, Korea, 1956-1963*, mérite notre attention. On y découvre deux femmes au style fort distingué marchant devant une série d'arcades en briques. Ce cliché d'un moment a priori anodin, au jeu d'ombre et de lumière parfaitement maîtrisé, dégage une élégance discrète et un sentiment d'optimisme dans le Séoul d'après-guerre.

Influence et style

Han Youngsoo était un membre du groupe de photographes *Shinsunwhue (New Line Group)*, qui à l'issue de leur première exposition en 1957, furent qualifiés de 생활주의 사진 (*saenghwaljui sajin*) ou « photographes du quotidien ». À Séoul, ils surent capter les premiers frémissements de la renaissance d'une ville meurtrie. Leur regard trouve d'ailleurs un écho international lorsque Edward Steichen présente *The Family of Man*, une exposition itinérante qui fait escale en 1957 au musée du Palais Gyeongbok, offrant à la Corée du Sud son premier véritable contact avec la photographie comme forme d'art à part entière. La vision de la Corée d'après-guerre selon le *Shinsunwhue*, et selon Han en particulier est depuis devenue une référence.

L'approche photographique de Han présente des similarités avec la philosophie du « moment décisif » d'Henri Cartier-Bresson (saisir des instants furtifs mais lourds de sens). Ses compositions se caractérisent par de forts contrastes, des cadrages dynamiques et un sens intuitif du *timing*. Qu'il photographie des écoliers, des marchands ambulants ou des ouvriers urbains, ses images paraissent à la fois spontanées et profondément construites, invitant le regard du spectateur à se perdre dans l'histoire de chaque image. Il avait en effet un talent particulier pour photographier avec justesse des moments de la vie de tous les jours et capter avec précision l'instant T où tous les éléments d'une scène se regroupent harmonieusement.

Sogong-dong, Seoul, Korea (1956-1963)

Han aimait photographier les femmes au travail, réfutant silencieusement les représentations populaires de la femme coréenne comme figure passive et résignée, images largement diffusées durant l'occupation japonaise. Bien que modestes, les femmes que Han immortalise apparaissent fortes, autonomes et résolument actives. Portant à la fois enfants et marchandises, elles vaquent à leurs occupations sans être perturbées par la présence de l'objectif. Sa technique réaliste, nourrie de l'étude d'artistes comme Steichen et Cartier-Bresson, saisit la vie de la rue dans son déroulement naturel. Par la composition et la perspective, Han construit des récits visuels où tradition et modernité, interdépendance et indépendance, se font écho.

Héritage culturel

Les images de Han Youngsoo sont bien plus que de simples archives historiques : ce sont des œuvres d'art intemporelles qui touchent à l'universalité de l'expérience humaine. La capacité de l'artiste à saisir la transformation de Séoul, alliée à son sens aigu de la composition et du récit visuel, fait de lui une figure centrale de la photographie coréenne. Remplies de nostalgie, de contrastes et d'humanité, ses photographies offrent un regard sensible, élégant et pudique sur une Corée en pleine mutation, mais encore profondément attachée à ses traditions. Au fil des expositions et des recherches qui lui sont consacrées, Han consolide sa place de « Henri Cartier-Bresson de la Corée du Sud », inspirant tant les photographes que les amateurs d'art.

Alliant une composition maîtrisée, un sens aigu de l'instant et une grande finesse du détail, les photographies de Han sur le Séoul d'après-guerre s'imposent aujourd'hui comme des documents parmi les plus émouvants et authentiques de cette époque.

L'exposition « Han Youngsoo » se tient actuellement à la Galerie Space 22 à Gangnam jusqu'au 31 décembre 2025. On retrouve également l'oeuvre de l'artiste dans les collections permanentes des musées coréens suivants : Museum of Modern and Contemporary Art (MMCA), Seoul Museum of Art (SeMA), Seoul Museum of History, National Museum of Korean Contemporary History et National Folk Museum of Korea. ■

Galerie Space 22,
22e étage, Mijin Plaza Building, 390 Gangnam-daero, Gangnam-gu, Séoul
서울시 강남구 강남대로 390번지 미진프라자빌딩 22층
Du mardi au samedi de 11h00 à 19h00
Tel: 02-3469-0822
www.space22.co.kr

Seoul, Korea (1956-1963)

Seoul, Korea - 2 women - (1956-1963)

Myeondong, Seoul, Korea (1956-1963)

AMBASSADE
DE FRANCE
EN RÉPUBLIQUE
DE CORÉE
Liberté
Égalité
Fraternité

주한
프랑스
대사관

문화과

어학센터

Retrouvez toute l'actualité culturelle en Corée par le service culturel de l'Ambassade de France en République de Corée

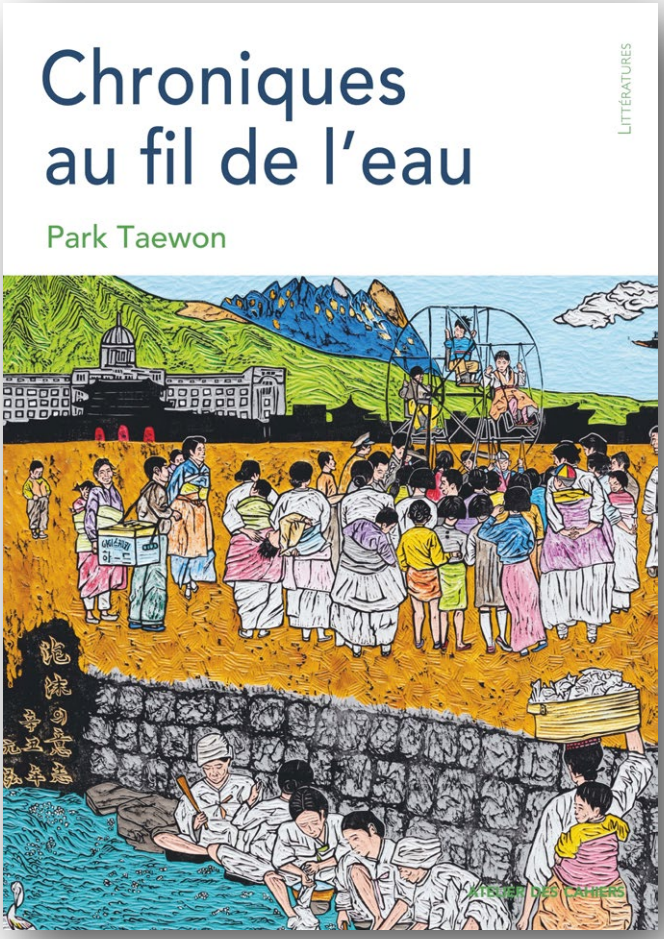
Sur le site Internet
https://kr.ambafrance-culture.org

Sur le compte Instagram
@franceencoree_culture

Chroniques au fil de l'eau

de Park Taewon

Texte de Françoise Blanchard
Couverture du livre : Atelier des Cahiers
Design par Evy Cazali



Publiées en français par l'Atelier des Cahiers, les *Chroniques au fil de l'eau* de Park Taewon sont une invitation à voyager dans le passé, à l'époque de l'occupation japonaise, lorsque Séoul s'appelait *Keijō* et que le loyer y était de quatre wons. Les cinquante chapitres suivent les saisons et les allées et venues des habitants installés le long des berges du Cheonggye, ce ruisseau qui traverse la ville d'ouest en est. L'auteur de ces Chroniques, ayant grandi sur ces mêmes rives où sa famille tenait une pharmacie traditionnelle, s'est sans nul doute inspiré de son vécu afin de dresser le portrait de toute une galerie de personnages candides, attachants, odieux… bref, humains.

La vie des femmes de l'époque se révèle particulièrement pénible et les rôles qu'elles endossent — épouse battue, maîtresse déloyale, belle-fille résignée — illustrent une relation de subordination dont elles ont bien du mal à se défaire. Leurs perspectives se limitant au mariage, au concubinage, ou encore au trafic de leurs charmes, elles ont tout intérêt à se serrer les coudes pour faire face à l'adversité, à l'image de cet improbable trio composé de deux serveuses et d'une jeune provinciale fraîchement arrivée dans la capitale.

Veuve à dix-neuf ans, Geumsun ne doit son salut qu'à une main tendue et bienveillante. Séduite par la promesse d'une existence plus douce, Hanako se laisse gagner par l'espoir de refaire sa vie auprès d'un aristocrate fortuné. Hélas, un mariage, aussi beau soit-il, ne peut effacer une réputation d'hôtesse… Quant à Kimiko, orpheline endurcie par les épreuves traversées, elle ne cesse de nous surprendre par sa générosité, son répondant et sa sagesse. Plus âgée et expérimentée, elle s'évertue à prendre soin de celles qu'elle considère comme ses petites sœurs.

Le sort de la jeune Yeppuni (dont le prénom signifie « *jolie* ») est l'un des moins enviables. Elle fait un triste mariage avec un coureur de jupons et finit au service d'une belle-mère dépourvue de bienveillance à son égard, qui lui refuse toute sortie, même pour rendre visite à sa mère. Kimiko ne manque pas de questionner « ces "lois" qui [tiennent] éloignées une mère, affligée d'avoir espéré sa fille en vain, et cette enfant soumise aux caprices avilissants de sa belle-famille. » Près d'un siècle plus tard, on soupçonne que les vestiges de ces obligations implicites continuent d'envenimer les relations entre belles-mères et brus.

Quatre-vingt-dix années nous séparent du quotidien de ces protagonistes et pourtant, nos aspirations d'aujourd'hui n'ont guère changé : argent, gloire, santé, vitalité, chance en amour comme aux jeux... À la lecture de ces destins croisés, témoins d'un temps révolu, on se surprend à s'apitoyer sur le sort de la mère de Mandol, qui a fui un mari violent avec ses deux enfants sans pouvoir lui échapper ; on fronce les sourcils face à l'insolence de Changsu, ce garçon de treize ans venu travailler en tant qu'apprenti chez l'herboriste ; on sourit de constater que grâce au passe-temps favori de Jaebong, le commis du barbier, les habitudes du mercier, de Monsieur Min, ou encore des serveuses du *Bar de la Paix* n'ont plus aucun secret pour nous.

Malgré la nature fictive du récit, le style documentaire de la narration permet d'extrapoler sur les mœurs sociales des années 1930. On évoque parfois le mouvement du réalisme social pour qualifier les œuvres de Park, notamment *Une journée dans la vie du romancier Gubo* et *Chroniques au fil de l'eau*, qui relèvent néanmoins plus de la « modernologie », une approche basée sur « l'observation minutieuse, l'enregistrement systématique [...] et l'analyse critique de la vie moderne. »[1] Park a d'ailleurs fait partie du *Cercle des Neuf* (*Guinhoe* en coréen), dont l'ambition était de reproduire la vie à travers la littérature, concevant celle-ci comme une forme d'art à visée esthétique et non comme un outil de dénonciation sociale ou de revendications politiques ou idéologiques[2].

L'auteur, Park Taewon, le jour de son mariage

Ce projet de fusionner littérature et vie réelle se traduit entre autres par l'insertion d'éléments véridiques dans la narration. C'est le cas de la pharmacie Gongaedang tenue par la famille de l'auteur et qui a vraisemblablement servi de modèle à l'herboristerie des *Chroniques au fil de l'eau.* Quant au personnage du fils aîné de l'apothicaire, « diplômé d'anglais d'une université tokyoïte », filant le parfait amour avec « cette étudiante de l'université féminine Ewha » qu'il vient d'épouser, son parcours ressemble étrangement à celui de Park Taewon lui-même, qui a étudié au Japon avant de se marier en 1934.

Lavandières au bord de l'eau

En 2018, le musée de Cheonggyecheon a organisé une exposition spéciale consacrée à cette œuvre, rassemblant divers objets tels que les exemplaires des premières éditions du livre, trois sceaux au nom de Gubo (l'un des noms de plume de Park Taewon), une paire de lunettes noires et rondes ayant appartenu à l'auteur et un petit meuble de rangement où il conservait ses feuilles manuscrites. Ces quelques souvenirs côtoient des battoirs à linge ainsi que des cartes postales sur lesquelles on voit les lavandières, accroupies à même le sol, frotter des piles de vêtements au lavoir, haut lieu de papotages informatifs. Les hommes, tout aussi friands de commérages, ne sont pas en reste grâce au barbier, où la coupe de cheveux offre l'occasion d'échanger les derniers potins. Quelques paires de souliers en bois nous rappellent la faillite de la cordonnerie, dont le gérant s'est laissé rattraper par la modernisation qui a remplacé le cuir par des chaussures en caoutchouc, « pratiques et bon marché. » La visite de cette exposition en réalité de synthèse peut se faire en ligne, en flashant le code QR ci-contre.

Le nombre modeste de reliques s'explique sans doute par le fait qu'en 1950, Park fait le choix de rejoindre le Nord avec sa fille aînée. Vingt ans plus tard, Park So-yeong, sa fille cadette restée en Corée du Sud, donne naissance à Bong Joon-ho, réalisateur du film *Parasite*, primé à Cannes et aux Oscars, devenu depuis l'un des cinéastes les plus influents de sa génération. Du fait de son statut de figure pionnière dans la littérature coloniale de la Corée, Park Taewon est encore lu et traduit aujourd'hui et ses *Chroniques au fil de l'eau* demeurent l'une des œuvres les plus emblématiques du roman moderniste coréen. ■

[1] *KON Wajirō, le Modernologue. Michaël Ferrier. Disponible sur : https://www.tokyo-time-table.com/kon-wajiro (Consulté le 18 avril 2025).*

[2] *The Writing Community of Guinhoe: Time of the Eternal Recurrence. Yerhee KIM. Korea Journal, vol. 59, n° 1 (printemps 2019) : 212–236.*

PAST LIVES
NOS VIES D'AVANT
Écrit et réalisé par
CELINE SONG

PAST LIVES

POUR TOUT CE QUE VOUS LAISSEZ DERRIÈRE VOUS, IL Y A QUELQUE CHOSE À Y GAGNER.

Texte et dessins de Sibylle Langlois
Design par Pierre Larrey

UN FILM QUI EXPLORE LES THÈMES DE L'IDENTITÉ, DU TEMPS QUI PASSE ET DES RENDEZ-VOUS RATÉS

Trois personnes sont dans un bar, une femme entre deux hommes, deux Asiatiques et un Blanc. La soirée bat son plein. On se demande : qui sont-ils les uns pour les autres ? Deux touristes, et leur guide américain ? L'homme blanc et la femme sont un couple et l'homme asiatique serait son frère ? La scène touche à sa fin quand la caméra zoome petit à petit sur le visage de la femme qui nous regarde à travers l'écran d'un air pensif et amusé.

Sorti pour la première fois dans les salles américaines le 21 février 2023, *Past Lives* cumule un total de 2,3 millions de visiteurs dans le monde et deux nominations aux Oscars. On suit l'histoire de deux amis d'enfance, Hae-sung et Na-young qui se séparent à l'âge de 12 ans quand Na Young émigre de la Corée du Sud vers le Canada. Dès lors, elle change son nom en celui de Nora Moon. Les années passent et grâce à un commentaire Facebook, ils reprennent contact à 24 ans. Mais leurs échanges ne feront pas long feu puisque Nora y met un terme en comprenant qu'ils ne pourront pas se voir avant longtemps. À 36 ans, Hae-sung vient à New York, Nora est alors mariée à un Américain, Arthur.

Le film aborde les questions d'identité, du destin, et du temps.

LA DOUBLE IDENTITÉ DE NORA

Nora possède deux prénoms, et deux versions d'elle-même qui s'ancrent dans deux espaces-temps différents. Elle a vécu à Séoul et New York sous deux formes distinctes, chacune façonnée par les expériences passées dans ces deux villes. Cette dualité s'incarne aussi dans la présence d'Arthur et Hae-sung qui entretiennent chacun un lien exclusif et profond avec l'une de ces identités. Hae-sung a gardé le souvenir intact de Na-young, la jeune fille de 12 ans qu'il a connue à Séoul. Quant à Arthur, il s'est marié avec Nora, une jeune écrivaine d'origine coréenne qui a émigré à l'âge de 12 ans, sûre d'elle et pleine d'ambition.

La rencontre entre Arthur et Hae-sung constitue le point culminant de l'histoire, puisque les identités de Na Young / Nora se percutent à travers l'amour que lui portent ces deux hommes. Certaines scènes viennent souligner cette ambivalence *via* les barrières de la langue et du temps. Nora parle en coréen quand elle dort et cela inquiète Arthur : « C'est comme s'il y avait toute une part entière de toi à laquelle je n'ai pas accès. » À l'inverse, Hae-sung connaît intimement Na-young, mais ne connaît que très peu Nora. Il est le seul à encore appeler Nora par son nom coréen, Na-young, que même la mère de Nora n'utilise plus.

Cela amène Nora à lui dire que : « la Na-young dont tu te souviens n'existe pas ici, mais cette petite fille a existé. Elle n'est pas assise ici à tes côtés, mais cela ne veut pas dire qu'elle n'a pas été réelle. Je l'ai laissée derrière toi, il y a 20 ans ».

LA BARRIÈRE DE LA LANGUE

Le coréen est dans *Past Lives* une langue qui relève de l'intime chez Nora. Elle rêve, parle avec sa mère et Hae-sung en coréen, ce qui place instinctivement Hae-sung dans une position privilégiée. Mais c'est également une langue qui appartient au passé. À 24 ans, lors de leurs retrouvailles en ligne, Nora avait oublié l'écriture coréenne. En revanche, l'anglais représente le présent et le futur puisqu'elle travaille avec cette langue en tant qu' écrivaine. Cette thématique se retrouve également dans la scène du bar où Nora traduit les échanges entre son mari et son ami d'enfance. Elle fait le pont entre deux hommes, deux langues, deux cultures et deux parties d'elle-même.

QU'EST QUE L'« *INYEON* » ?

Mentionné à plusieurs reprises dans le film, le mot *Inyeon* tire ses racines du bouddhisme et est défini comme un équivalent du « destin ». Il est dérivé des caractères chinois 因緣 (prononcés *yīn yuán*). Le premier *hanja* 因 désigne « la cause principale de quelque chose », par exemple, un arbre a poussé ici car il y avait une graine. Au centre du *hanja*, le bonhomme bâton représente un homme et les quatre traits autour de lui, un lit de paille sur lequel il repose. Cette image suggère l'idée de conditionnement et de déterminisme.

Le second *hanja* « 緣 », revêt trois significations pertinentes dans ce contexte. Quand il est utilisé en verbe, « 緣 » se traduit par « entourer quelque chose ». Employé comme nom, il évoque « la chance qui est à l'origine de la rencontre entre deux personnes ou deux événements » mais aussi « les conditions secondaires ou existentielles ». En reprenant l'exemple ci-dessus, la graine a également poussé grâce au soleil, à l'eau et au climat. Les deux *hanja* associés dépeignent l'idée de destin, chance et providence, tout en incluant une idée de temps, circonstance et occasion.

Ainsi l'*Inyeon* dans la philosophie bouddhique affirme que rien n'existe de manière indépendante et que tout phénomène est le fruit d'un enchaînement de causes et de conditions. Dans la culture populaire en Corée du Sud, le mot *Inyeon* est souvent employé pour exprimer un lien sacré entre deux personnes, perçu comme étant le fruit d'un karma passé.

La réalisatrice Céline Song propose une relecture de la vision traditionnelle du destin. Dans *Past Lives*, ce dernier n'est pas une force intangible qui emporte les personnages malgré eux. Ici, les circonstances ne sont pas alignées, et ni Nora ni Hae-sung ne renoncent à leurs envies et projets afin de rejoindre l'autre. Le film revisite l'idée du destin, pour une version plus contemporaine où les personnages s'émancipent de l'amour inéluctable. Ils le réservent, peut-être, pour une vie prochaine.

LE PASSAGE DU TEMPS

Le film se structure autour d'un motif temporel très précis, celui du chiffre 12, qui rythme les interactions entre Nora et Hae-sung. Leur histoire se divise en trois temps marqués par des intervalles de 12 ans : ils sont séparés à 12 ans lorsque Nora quitte la Corée, reprennent contact à 24 ans *via* Internet, puis se retrouvent physiquement à 36 ans à New York. Ce découpage harmonise le passage du temps grâce à des cycles réguliers, de la même manière qu'une journée se divise en deux cycles de 12 heures et une année en 12 mois. Le chiffre 36, âge de leurs retrouvailles, fait écho à la symbolique du cercle complet (360°) ou des 365 jours d'une année, marquant ainsi la fin d'un cycle.

Cette structure cyclique se trouve aussi dans les événements du film. Hae-sung se rend trois fois au bar avec ses amis et chaque apparition de cette scène précède un tournant dans sa relation avec Nora. La première fois, il reçoit un message de Nora, et leur correspondance débute. Il retourne au bar à la fin de leurs échanges alors qu'il s'apprête à partir pour Shanghai. La dernière scène du bar se déroule avant son départ pour New York. Cette scène se transforme en un point de repère pour le spectateur.

La musique du film répond également à cette idée. Elle fait office de passage entre les étapes du film. Elle fait irruption dès que les personnages évoluent, voyagent ou tombent amoureux. De même que sa composition rythmique évoque un cycle, puisque les mêmes notes se répètent inlassablement et seules les intonations varient.

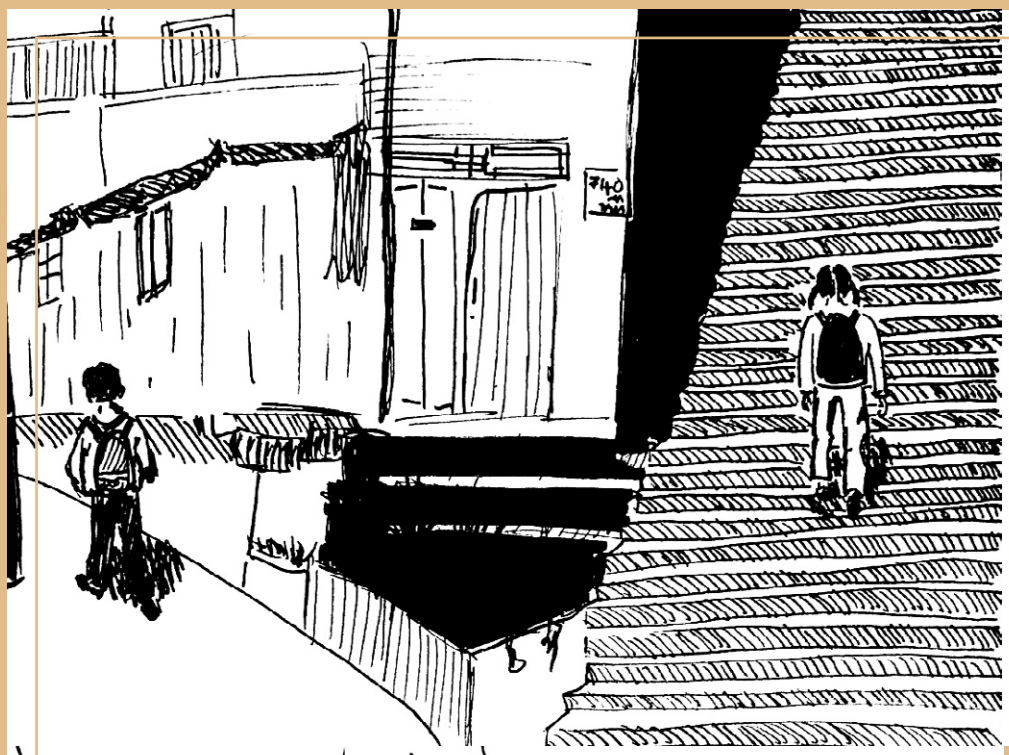
IMAGES

Past Lives se démarque également grâce à toute sa dimension esthétique visuelle. Le film est pétri de délicatesse, et les images parlent d'elles-mêmes. Le chef opérateur Shabier Kirchner a développé un dialogue visuel très sophistiqué. Les trois plans ci-contre, ci-après illustrent ces faits.

Le plan de la séparation entre Nora et Hae-sung à 12 ans détient une symbolique très forte. Alors que les deux enfants se disent « adieu », la caméra reste fixe et le spectateur les regarde pendant plusieurs secondes emprunter deux routes divergentes. Ce plan prend toute sa profondeur à la fin du film. Même si ce n'est pas la dernière fois qu'ils se verront, c'est ici que leurs chemins se séparent réellement. Ils évolueront l'un sans l'autre. L'arrivée d'Arthur dans le film est mise en relief par une très belle scène. Nora vient tout juste de s'installer dans une résidence pour artistes, elle dort dans sa chambre la fenêtre ouverte. Le vent souffle dans les rideaux, et la silhouette d'Arthur apparaît dans le cadre la fenêtre. Il sort d'un taxi, ses bagages à la main et marche en direction de Nora. Cette scène permet au spectateur d'assister à la venue d'Arthur dans la vie de Nora, avant qu'elle ne le sache elle-même.

Les images soulignent également les états émotionnels des protagonistes. Quand Hae-sung arrive à New York, la ville est submergée par une semaine de fortes pluies. Toute l'esthétique visuelle et sonore s'assombrit instantanément, et Shabier Kirchner place une distance soudaine avec le personnage. Il joue avec les reflets d'eau et les surfaces vitrées, en venant les confondre avec Hae-sung. Les gouttes coulent le long des fenêtres, sur son corps et son visage à la fois. Hae-sung est tourmenté.

Ainsi, Céline Song parvient, à travers *Past Lives*, à écrire une histoire d'amour non pas sur ce qui est, mais sur ce qui aurait pu être. Une histoire aussi sur les choses que l'on gagne en renonçant aux autres, et sur ce que l'on fut avant de devenir.■



SÉPARATION SCÈNE 1
SIBYLLE LANGLOIS

VENUE D'ARTHUR SCÈNE 2
SIBYLLE LANGLOIS

HAE-SUNG À NEW YORK
SIBYLLE LANGLOIS

UNE SÉRIE NETFLIX
La vie portera ses fruits
SEULEMENT SUR NETFLIX | LE 7 MARS

La vie portera ses fruits

Texte de Cathy Jarry-Piolet
Photos officielles
Design par Evy Cazali

Disponible sur Netflix®
16 épisodes

Synopsis
Cette série est une fresque poétique qui retrace le parcours d'une jeune femme déterminée à s'émanciper dans une société en pleine mutation.

Scénariste
Lim Sang-choon (il s'agit d'un pseudonyme choisi par la scénariste pour préserver son anonymat et éviter les préjugés liés au genre et à l'âge).

Réalisateur
Kim Won-seok

Distribution
Park Bo-gum : Yang Gwan-sik (jeune)
Li Ji-eum : Oh Ae-sun (jeune) et Yang Geum-myeong
Park Hae-joon : Yang Gwan-sik (âgé)
Moon So-ri : Oh Ae-sun (agée)
Kim Seon-ho : Park Chung-seob
Cha Mi-kyung : Park Chung-su

L*a vie portera ses fruits* retrace, sur une période de soixante ans, le parcours d'un couple en apparence ordinaire, dont l'amour profond et inébranlable devient une force capable de traverser les épreuves et les drames de la vie.

Disponible sur Netflix depuis mars 2025, *La vie portera ses fruits* (titre français), *When life gives you tangerines* (titre anglais), est le bijou inattendu du début d'année. Immense succès en Corée, chaudement recommandée par les Coréens aux étrangers, la série a obtenu de très nombreuses distinctions pour son excellence artistique et son impact sur le public et la critique. Le titre original 폭싹 속았수다, en dialecte de Jeju, dont sont natifs les personnages, est difficilement traduisible, mais évoque une forme de gratitude adressée à ceux qui ont enduré les épreuves de la vie. Une manière poétique de dire : *"Merci beaucoup pour votre dur labeur"*.

Lors d'une conférence de presse, le réalisateur Kim Won-seok a expliqué que « cette œuvre a été conçue comme un hommage aux générations précédentes et un message de soutien pour les générations futures, dans l'espoir de briser les barrières invisibles entre les différentes générations et sexes ».

Dans les années 50, sur l'île de Jeju, la jeune Oh Ae-sun grandit avec une mère *haenyeo*, une de ces plongeuses en apnée qui risquent chaque jour leur vie pour nourrir leur famille. Passionnée de poésie et de littérature, rebelle, Ae-sun est une élève brillante qui rêve de devenir écrivaine et de s'émanciper. Mais orpheline à l'âge de 10 ans, pauvre et se heurtant aux règles patriarcales d'une société encore rigide,

Ae-sun devra abandonner ses rêves. Reniée par sa famille, elle n'aura d'autre choix que de se marier, et finira par épouser son ami et amour d'enfance, Yang Gwan-sik. Fils de pêcheur, Gwan-sik est un garçon réservé, discret, solide comme un roc, d'une incroyable bienveillance et éperdument amoureux d'Ae-sun. Il ira jusqu'à défier l'autorité de sa mère et de sa grand-mère, qui voient d'un très mauvais œil cette relation avec une femme de rang inférieur — un geste particulièrement audacieux dans la Corée conservatrice des années 60, où la hiérarchie familiale était sacrée.

La série alterne entre les périodes et les âges des personnages, grâce à un casting double, les acteurs Li Ji-eum et Park Bo-gum incarnant les jeunes Ae-sun et Gwan-sik, puis Moon So-ri et Park Hae-joon interprétant leur version âgée.
Loin des intrigues spectaculaires, la série puise sa force dans la simplicité du quotidien : les gestes du travail, les silences partagés, les espoirs tus. Le décor naturel de Jeju — ses champs battus par le vent, ses murets de pierres volcaniques, ses maisons aux toits bas — devient un personnage à part entière.

Au cœur du récit, Ae-sun incarne une figure féminine lumineuse et combative. Déterminée à écrire malgré les obstacles, elle reflète les femmes de l'après-guerre, à la fois modernes et entravées. La série évoque la condition féminine, les limites imposées par le patriarcat et les difficultés à s'émanciper. La relation mère-fille est également abordée à travers le personnage de Geum-myeong (aussi joué par Li Ji-eum), qui, elle, poursuivra des études universitaires, grâce à la ténacité et aux sacrifices de ses parents.

En toile de fond, on retrouve l'histoire de la modernisation de la Corée de la période de l'après-guerre à aujourd'hui. La série intègre de nombreuses références aux bouleversements historiques et culturels de la Corée du Sud. L'épisode où Ae-sun perd une élection truquée évoque en filigrane les fraudes électorales de 1960. On y voit également la mise en place du système des chefs de village, symbole du contrôle social dans les zones rurales. Lorsque Ae-sun accepte de monter sur le bateau de Gwan-sik pour y peindre son nom, elle mentionne le Mouvement Saemaeul — ou Mouvement de la Nouvelle Communauté —, qui visait à moderniser les campagnes dans les années 1970 et combattre les croyances ancestrales. Le passage de la flamme olympique à Jeju rappelle quant à lui, l'ouverture progressive de la Corée au monde à travers les Jeux olympiques de Séoul en 1988. Dans l'épisode final, nous assistons à l'ouverture du musée consacré aux *haenyeos* de l'île de Jeju, dont la culture a été inscrite en 2016 sur la liste du patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'UNESCO.

Poétique, tendre, subtilement politique, *La vie portera ses fruits* est une série magnifique qui nous touche en plein cœur. À travers une histoire d'amour toute simple, elle raconte une époque, un lieu et un peuple. C'est une ode au courage et à la beauté des petites choses. ■

© Crédits photo Soop-kim sur Unsplash

▼ CINÉMA
Tant que le soleil frappe

▼ INFORMATION
Le Journal de France 2

▼ JEUNESSE
Idéfix et les irréductibles

Profitez du meilleur de la télévision en français.

CINÉMA & SÉRIES • INFOS • DIVERTISSEMENT
JEUNESSE • SPORT • ART DE VIVRE

En direct ou en replay, disponible sur votre télévision ou en ligne.
Pour en savoir plus, rendez-vous sur **apac.tv5monde.com**

TV5 MONDE

TV5 MONDE ASIE PACIFIQUE

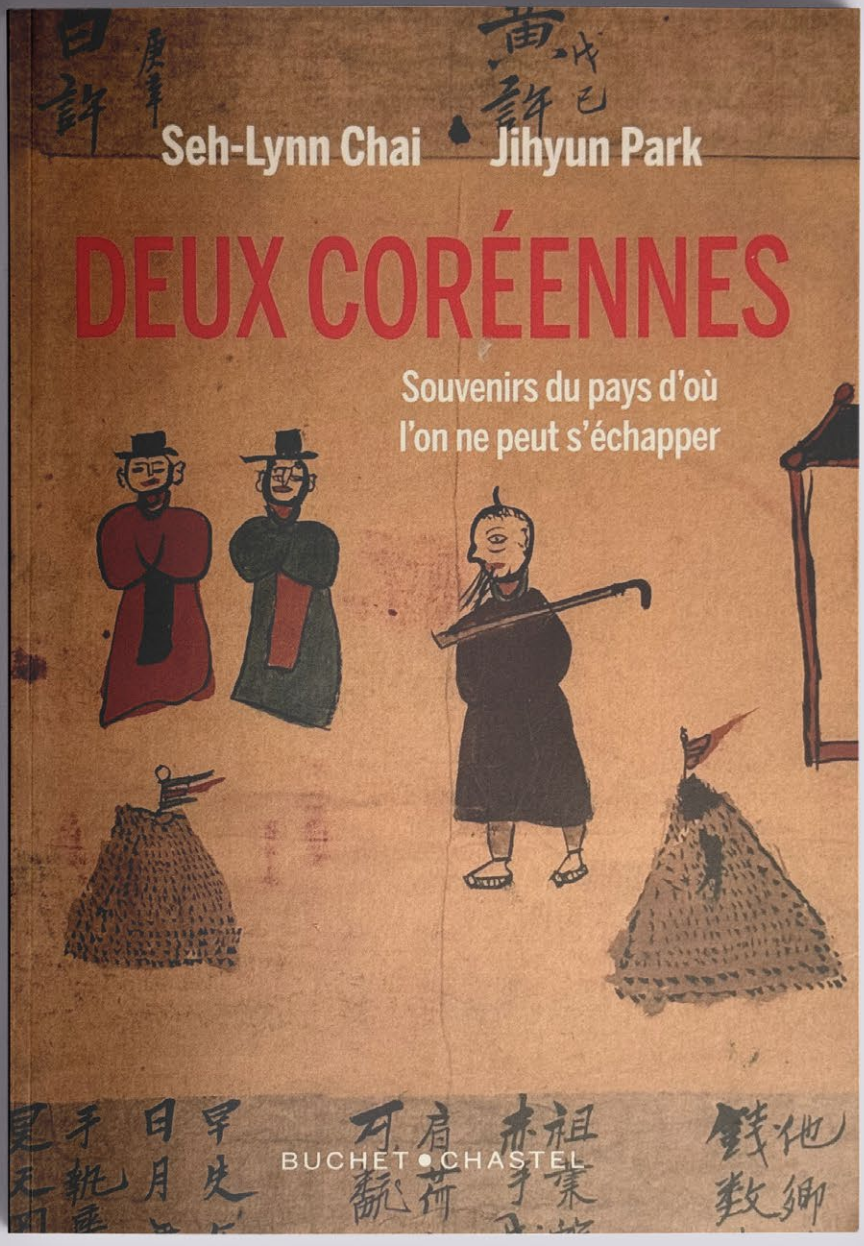
DÉCOUVREZ TOUT L'UNIVERS TV5MONDE

Studio Soulé et Bill / 2015 Dargaud Media / Belvision / Ellipsanime Productions / RTBF (OUFtivi) | Jérôme Prébois/FTV/Passion Films | The Film TV

DEUX CORÉENNES, SEH-LYNN CHAI

Propos recueillis par Elise Morcos-Sauvain le vendredi 21 mars 2025 à Séoul
Design par Pierre Larrey

> *Avant d'écrire ce livre avec toi,*
> *je ne savais pas que j'avais eu une enfance heureuse*
>
> PARK JIHYUN



Aujourd'hui nous rencontrons l'écrivaine coréenne Seh-Lynn Chai, auteure de Deux Coréennes, son premier roman, rédigé en français, et sorti en 2019 aux éditions Buchet Chastel.

Son récit, c'est l'histoire de Jihyun Park, Coréenne du Nord, réfugiée en Angleterre depuis 2008, mais c'est également la rencontre touchante et unique de deux femmes coréennes, l'une du Sud et l'autre du Nord.

Pour aboutir à ce premier roman, M^me^ Chai et M^me^ Park ont dû dépasser leurs histoires, leurs préjugés, leurs a priori, leurs méfiances l'une vis-à-vis de l'autre, et accepter de voir les choses sous un angle nouveau, celui de l'autre, de l'étrangère.

Il en ressort un témoignage poignant, subtil, légèrement pudique, mais rempli d'une humanité toute féminine, et dont le point de vue de son autrice sud-coréenne est un atout majeur.

En ce mois de la francophonie, Seh-Lynn Chai est à Séoul pour une série de rencontres – organisées par le service culturel de l'Ambassade de France – autour de son livre dans des lycées et universités, et c'est avec plaisir et gentillesse qu'elle a pris le temps de nous rencontrer.

Petit Échotier : Madame Chai, pouvez-vous vous présenter ?

Seh Lynn Chai : Je m'appelle Seh Lynn Chai. Mon père était diplomate pour le gouvernement sud-coréen, j'ai donc passé mon enfance et toute ma primaire en Corée du Sud, puis j'ai vécu en Afrique francophone pendant le collège et le lycée ; j'ai passé mon baccalauréat à Tunis, j'ai ensuite fait mes études de Lettres modernes à La Sorbonne à Paris et j'ai enchaîné avec un Master d'économie à Columbia University à New York. À présent, je vis à Londres depuis 20 ans. J'ai néanmoins conservé des liens forts avec la Corée du Sud en rentrant tous les étés durant trois mois, chez mes grands-parents.

P.E. : Avec un tel vécu, comment définiriez-vous votre identité ?

S.L.C. : Je me définis comme franco-coréenne en ce sens que j'ai passé toute ma scolarité dans le système français. Ainsi ma réflexion, mes émotions, mes concepts, mon éducation sont issus de ce modèle français.

Probablement du fait de cette enfance, je me sens chez moi partout, mais encore plus ici en Corée et en France. Je n'aime pas qu'on mette les gens dans des cases, et je pense que j'ai des identités multiples. Je pense que la notion d'identité ne se limite pas à l'endroit où on a vécu ni à l'origine de ses parents, mais est bien plus complexe.

P.E. : Pourquoi avoir choisi de rédiger votre livre en langue française ?

S.L.C.: Pour moi, chaque langue a sa finalité. Le coréen, c'est pour la famille, l'anglais, c'est plutôt le travail, le business, et le français c'est la réflexion, le débat, la discussion. C'est la langue avec laquelle mon moi adolescent, et adulte, a grandi et s'est développé. Bien que je parle couramment ces trois langues, c'est la langue avec laquelle j'ai le plus de plaisir à écrire, c'est avec elle que j'ai accès au vocabulaire le plus riche. Quand j'écris en français, je peux mettre très longtemps à chercher un mot car je sais que ce mot aura le sens exact de ce que je veux exprimer. Ce genre d'exercice, je ne pourrai pas le faire en anglais ou en coréen, car je ne pousserais pas mon raisonnement aussi loin dans ces langues. C'est en français que j'ai appris à raisonner et à structurer ma pensée.

P.E. : Qu'est-ce qui a déclenché l'écriture de ce livre ?

S.L.C. : Je dois vous dire que je n'ai jamais osé écrire, bien que je pense que j'ai toujours eu la sensibilité, le désir refoulé en moi d'écrire. Cependant, durant les études, on n'apprend pas à écrire, on apprend à commenter, à critiquer les œuvres et on se dit qu'on n'arrivera jamais au niveau d'écriture des auteurs que l'on étudie. J'étais bloquée par le côté académique de ma formation. Je pensais que c'était comme cela qu'il fallait écrire et que je n'en serais jamais capable.

Finalement, par hasard, à la demande d'Amnesty International en Angleterre, j'ai rencontré en 2014 Madame Jihyun Park, alors que je devais remplacer son interprète au pied levé. J'y suis allée à reculons. Je ne savais pas à quoi m'attendre. Madame Park désirait laisser un témoignage, sincère, authentique de son expérience en Corée du Nord, afin de pouvoir le transmettre à ses enfants.
C'est cette rencontre et le besoin de partager son histoire qui ont éveillé l'écrivaine enfouie au fond de moi.

P.E. : Ensuite, comment s'est déroulé le processus d'échange et d'écriture avec Madame Park ?

S.L.C. : Tout d'abord, elle voulait laisser un témoignage le plus authentique et le plus véridique possible. En ce sens, j'ai engagé une spécialiste de la Corée du Nord durant un an afin de vérifier chacun des faits émis par Madame Park. Ainsi, tous les faits rapportés dans ce livre ont été vérifiés.
Ce processus fut long, il a duré plusieurs années, c'était comme une thérapie pour Madame Park, il y avait des souvenirs qu'elle avait oubliés ou refoulés, il y a eu des moments très durs émotionnellement. Les souvenirs ne lui sont pas revenus facilement. Il a fallu énormément de patience.

Il y a eu aussi toute la question autour de nos origines, elle Coréenne du Nord et moi Coréenne du Sud. Au début, il y avait de la méfiance, nous nous demandions si nous ne mentions pas, si nous ne cachions pas quelque chose. Il faut savoir que nos gouvernements respectifs nous apprennent dès le plus jeune âge que nous sommes des ennemis. Il a fallu apprendre à s'apprivoiser l'une et l'autre et abolir toutes ces frontières et tous ces préjugés, que l'on nous avait mis dans la tête depuis l'enfance.

Mais d'une façon aussi inattendue, j'ai été choquée durant le processus d'écriture, de voir à quel point j'arrivais à la comprendre, à me mettre à sa place. J'arrivais vraiment à écrire son ressenti. J'ai été aussi très déprimée pendant

cette période, il fallait que je plonge vraiment dans son univers et que j'y reste, et on n'en sort pas indemne.

Comment alors arrivez-vous à expliquer votre proximité et votre empathie envers Madame Park ?

Je pense que c'est grâce à l'instinct humain et aussi à notre féminité commune. Notre genre nous a énormément rapprochées. Il y a des choses que Madame Park m'a confiées qu'elle n'avait jamais réussi à confier à son mari. Les questions sur la morphologie, sur le genre, mais aussi sur la maternité, des questions sur sa mère, et l'abandon étaient beaucoup plus faciles à partager avec une femme. Il y a des sujets comme ça où entre femmes, on arrive à se comprendre, sans forcément verbaliser, et à se serrer les coudes. Est-ce que deux hommes auraient réussi à écrire le même genre de livre ? Je ne suis pas sûre qu'ils seraient parvenus à décrire le quotidien d'une femme nord-coréenne, cette vie vue de l'intérieur. C'est pour ça qu'il fallait absolument raconter le quotidien que vivent les femmes nord-coréennes à la maison, les relations avec les voisins, les amis, les courses, l'école, la survie, tous les petits détails de la vie qui se transforment en épreuves à surmonter.

P.E. : Votre livre, rédigé dans un style très simple, très sobre, loin du style académique dont nous parlions juste avant, a eu un impact fort sur vos lecteurs, sans cependant être trop traumatisant. Comment expliquez-vous cela ?

S.L.C. : Moi qui m'étais toujours dit que si un jour je devais écrire, il faudrait que j'écrive comme Proust, eh bien! pas du tout. Je me suis finalement retrouvée à faire quelque chose de très épuré, avec le moins de mots possible. Que je sois aussi une Coréenne du Sud fait que ma vision des choses, mon approche est certainement très différente de celle d'un Européen ou d'un Américain qui écrirait sur cette question-là. On a tellement diabolisé les Nord-Coréens que ma vision en est modifiée. J'ai comme un filtre en moi et j'essaie de trouver un équilibre entre ma vision caricaturale de ce pays et sa réalité à elle qui était d'une extrême violence. C'était cette justesse qu'il était difficile de retransmettre, sans tomber dans le sentimentalisme ou dans la violence, ce qui aurait conduit à une lecture soit trop insupportable, soit trop ennuyeuse avec le risque que les gens ferment le livre. Je voulais vraiment que le lecteur puisse continuer à lire jusqu'au bout. Sans en sortir traumatisé.

P.E. : Comment votre livre a-t-il été reçu en Corée du Sud ?

S.L.C. : Cela fait cinq ans qu'il est sorti. Au début, il n'a pas eu de succès du tout, cela s'est fait en sens inverse. Le livre a connu un succès très médiatique, déjà aux États-Unis, et suite à cela, il a finalement eu du succès en Corée du Sud.

Il n'a connu ce succès que récemment et est devenu accessible dans les librairies, mais aussi toutes les bibliothèques publiques. À présent, le livre est recommandé par l'Institut des langues coréennes.

Le sujet des transfuges nord-coréens est malgré tout une question très politisée ici. Il faut aller dans le sens du Gouvernement. Ainsi l'intérêt ou non des Coréens pour cette question va aussi et surtout dépendre des choix du gouvernement.

P.E. : Comment sont enseignés les enjeux de géopolitique locale et régionale en Corée du Sud ?

S.L.C. : Vous savez, c'est une question que je me suis posée, et que j'ai pu poser à la fois à mes étudiants européens et aux étudiants que j'ai rencontrés en Corée du Sud. Dans le cadre de la francophonie, j'ai pu rencontrer de nombreux étudiants sud-coréens. Et j'ai eu l'impression que les étudiants européens s'intéressent plus à la question de la Corée du Nord que les étudiants Sud-Coréens. J'ai demandé à ces derniers pourquoi. Ils ont eu trois réponses à me donner.

Tout d'abord, durant le service militaire, on met dans la tête des jeunes Sud-Coréens que l'ennemi c'est la Corée du Nord. Nous sommes un pays en guerre, même si cette guerre ne se voit pas au quotidien.

De plus, c'est un sujet tabou, on ne veut pas en parler car il est trop politisé, il y a donc la peur d'être jugé et d'être catégorisé dans un parti politique ou un autre.

Et puis enfin, il y a la question du temps, les jeunes Coréens du Sud sont tellement pris par les études, les académies privées, qu'ils n'ont plus le temps de réfléchir à cette question. La vie est stressante, sélective.

La réponse à votre question, c'est qu'en fait, le conflit avec la Corée du Nord, ici en Corée du Sud n'est pas enseigné du tout.
À mon époque, c'était une approche anticommuniste qui était enseignée. Maintenant plus rien. C'est la politique de l'autruche. Les nouvelles générations sont prises dans la modernité. Elles sont dans le déni de leur passé, mais un pays ne peut pas aller de l'avant s'il se coupe de ses racines, de son identité et de son histoire.
Je pense que ce n'est pas possible.

P.E. : Quel a été l'impact du livre sur vous, d'un point de vue tout à fait personnel ?

S.L.C. : Vous savez, c'est amusant, il y a cette anecdote, quand on arrive en Europe, et qu'on dit que l'on est coréen, les gens demandent systématiquement si l'on vient de Corée du Nord ou de Corée du Sud. Au début, cette question m'agaçait. Pour moi j'étais coréenne et la Corée, c'était la Corée du Sud. Je rejetais cette identité coréenne globale.

Après l'écriture de ce livre, je vois désormais les choses sous un tout nouvel angle. Je me sens coréenne, point. Je trouve que dans l'absolu, c'est un pays qui a été divisé par une force extérieure, et qui devrait redevenir le pays original, celui qu'il était avant. La division nous a été imposée. Je pense que la Corée devrait redevenir entière à nouveau pour que nous retrouvions notre vraie identité. Notre situation est fausse, cassée, il en manque une moitié, et du coup on n'arrive jamais à bien se définir.

Si nous arrivions à dire que nous sommes seulement coréens, et point, nous serions tellement plus crédibles, nous serions un pays unifié et certainement beaucoup plus fort. **Mon souhait serait que la Corée puisse devenir un jour le modèle de la réunification**. Certes, nous nous distinguons d'un point de vue économique, et à présent, d'un point de vue culturel, mais se distinguer

d'un point de vue démocratique, en réussissant cette réunification, ce serait quelque chose d'exceptionnel, d'extraordinaire. Il y a tellement de pays divisés. Quel modèle à faire ! **Cette rencontre avec Jihyun Park a changé ma vie**. J'ai eu une prise de conscience, j'ai vu le monde de façon complètement différente. J'ai appris la tolérance, l'acceptation, celle d'accepter mes torts, mes préjugés sur les Coréens du Nord.

P.E. : Allez -vous, après cette expérience, continuer à sensibiliser sur la situation en Corée du Nord ?

S.L.C. : Je pense que ce sera le travail de toute ma vie, je suis engagée à vie maintenant. Je me vois comme une diplomate civile qui doit défendre cette cause et la faire connaitre.

P.E. : Tout bien réfléchi il y a quelque chose d'universel dans votre livre ?

S.L.C. : En effet, j'ai remarqué pendant la promotion du livre qu'il était accessible pour tout âge, que ce soient des adolescents, des universitaires, ou des mères qui ont acheté le livre pour leur fille. Il a résonné en eux et surtout en elles. Elles m'ont dit : "tu sais cette histoire, c'est aussi mon histoire". Ça les a beaucoup touchées. Et finalement cette souffrance due à ces divisions, c'est la même souffrance partout, ce sont des émotions universelles. C'est une histoire coréenne avec une dimension universelle.

P.E. : Pour finir, ce sera la dernière question, avez-vous d'autres projets d'écriture ?

S.L.C. : J'aimerais pouvoir vous dire que j'ai un projet, et qu'il est bien entamé. Je sais que je veux écrire un deuxième livre et qu'il sera sur la Corée. Il faut juste que je me pose quelque part et que je ne bouge plus. Ce premier livre m'a donné beaucoup de travail, mais je le fais avec une joie infinie.

Les gens comme moi, **nous sommes des gens de la frontière**. On se sent bien sur la frontière, on arrive aussi bien à analyser à droite et à gauche.

Les autres veulent que vous soyez de ce côté-là, de ce bord-là, mais alors qui sommes-nous ? Du milieu ? Au lieu d'avoir cette mentalité, l'appartenance d'un côté ou bien d'un autre, il faudrait réussir à se dire, "je suis les deux à la fois".

J'ai réalisé l'avantage que ce positionnement donne. Il y a des choses uniques qui peuvent se faire quand on a ce positionnement. Et c'est cela que je veux développer. Et c'est là-dessus que je voudrais écrire mon prochain roman. C'est ce qui m'est arrivé grâce à cette expérience et ce livre. Ça m'a aidé à grandir, à me développer. Ça m'a appris beaucoup de choses. J'ai connu des dimensions que je ne connaissais pas avant. C'est une expérience que j'ai envie de transmettre. C'est une chance que j'ai. Si on réussit à avoir cette perspective neuve et ce positionnement alors il y a tellement de choses à faire.

Il arrive un moment dans la vie où l'on se dit, ça y est, j'ai trouvé ma place, et c'est ce qui m'est arrivé après cette expérience.

Deux Coréennes c'est donc l'histoire de Jihyun Park, de son enfance en Corée du Nord, de son quotidien, et de sa fuite une fois devenue adulte. Mais vous l'aurez compris, c'est aussi l'histoire d'une rencontre qui a transformé la vie de deux femmes, autrice et narratrice, chacune ayant réussi, à sa manière, à abolir la frontière, morale, psychologique ou physique, que le monde leur a imposée.

Cette frontière qui enfermait Jihyun Park dans son propre pays, cette frontière qui enfermait Seh Lynn Chai dans ses propres certitudes; cette frontière, qui n'est qu'à quelques kilomètres de Séoul.

Aurions-nous le courage, nous aussi, de dépasser les frontières de nos convictions et de nos certitudes? ■

A Bukchon, le hanok d'un collectionneur d'art

Propos recueillis par Isabelle Bertoux
Photos extérieures de Philippe Bertoux
Design par Élodie Catherine

Si vous vous écartez du circuit touristique, dans le quartier de Bukchon, vous passerez peut-être devant la maison de Philippe Tirault. Ce Français, installé à Séoul depuis plus de quarante ans, est l'un des fondateurs du Petit Échotier. C'est aussi l'heureux propriétaire d'un ravissant et paisible *hanok* à Bukchon et d'une magnifique collection d'art coréen, dont il s'apprête à donner une partie au musée Guimet, à Paris. Rencontre avec un pionnier, amoureux des arts et de la Corée.

Le Petit Échotier : Bonjour Philippe Tirault, vous vous êtes intéressé aux *hanoks* à une époque où ils n'étaient pas encore à la mode. Pourquoi ?

Philippe Tirault : Lorsque l'on vit dans un pays étranger, on est bien évidemment attiré par sa culture. Or, l'architecture coréenne est très intéressante. Mais à mon arrivée en 1984, le *hanok* était le symbole d'une Corée pauvre. Les Coréens avaient une très mauvaise opinion de cet habitat traditionnel qui avait la réputation d'être froid en hiver et chaud l'été, avec beaucoup de moustiques. Les familles aisées délaissaient donc ces maisons traditionnelles pour s'installer notamment dans des tours à Gangnam, très à la mode à l'époque. Il était, du reste, plus facile de vivre dans ces bâtiments modernes qui bénéficiaient de l'air conditionné et d'un excellent chauffage. En revanche, dans les années 1980 et 1990, les *hanoks* étaient souvent chauffés avec de petites briquettes de charbon que l'on changeait chaque matin. Ce mode de chauffage était assez dangereux, provoquant régulièrement des empoisonnements au monoxyde de carbone.

J'ai toujours été charmé par ces belles maisons mais acheter un *hanok* était à l'époque risqué car vous pouviez vous retrouver subitement coincé à côté d'un immeuble construit par vos voisins. C'est pour cette raison que je n'ai pas voulu m'installer dans un *hanok* jusqu'à ce que le quartier de Bukchon soit protégé par la Ville de Séoul, en 2001.

P.E. : Un véritable tournant dans l'histoire du quartier.

P. T. : Oui, le Projet de conservation de Bukchon mis en place par la Ville a vraiment tout changé. Il a notamment permis de former une nouvelle génération d'artisans charpentiers, une profession qui était menacée de disparition. Or, la structure du *hanok* est sophistiquée : il n'y a pas de clous, tout est assemblé. Les Coréens ont réussi à faire renaître ce savoir-faire juste à temps. Le regain de demande engendré par ce projet a permis aux quelques artisans charpentiers encore en activité de former des apprentis.

P.E. : Étiez-vous le premier étranger à acheter un *hanok* à Bukchon ?

P.T. : Le deuxième ! Une autre personne – un Allemand - en avait acheté un six mois auparavant. Le quartier n'était pas encore rénové, mais les Coréens commençaient à enterrer les lignes électriques dans les rues principales, ce qui était déjà une grosse amélioration. Ils ont toutefois fait certains essais infructueux ! Ils ont par exemple eu l'idée de recouvrir les rues de terre battue, comme autrefois. Cela s'est évidemment avéré être une catastrophe lors des fortes pluies d'été sur ce quartier en pente, et l'erreur a vite été rectifiée.

P.E. : Comment êtes-vous passé de votre premier *hanok* à celui que vous occupez aujourd'hui, quelques mètres plus loin ?

P.T. : J'ai fait l'acquisition de mon premier *hanok* en 2001 et je l'ai gardé pendant vingt ans. En 2011, j'ai acheté celui dans lequel j'habite aujourd'hui, pour m'agrandir. Le premier faisait 29 *pyeong*, cour comprise – l'équivalent de 96 m² - tandis que celui-ci fait 53 *pyeong*, ce qui correspond à 175 m². Il présente par ailleurs l'avantage d'avoir un sous-sol, ce qui a longtemps été interdit avant d'être autorisé récemment pour permettre aux propriétaires d'augmenter la surface utilisable.

P.E. : Le quartier a-t-il préservé son harmonie depuis 25 ans ?

P.T. : Tous les *hanoks* de Bukchon datent initialement des années 1920 et 1930. Ils ont été construits pendant l'occupation japonaise par des sociétés immobilières qui avaient acheté de grandes parcelles pour en faire des lotissements de *hanoks* urbains. Cela explique l'harmonie de leur architecture. Depuis que la zone est protégée, beaucoup de propriétaires aisés ont fait des embellissements, quitte même à démolir la maison pour bâtir un nouveau *hanok*. Les plafonds sont plus élevés, des sous-sols sont installés et plus généralement les rénovations sont effectuées selon les goûts de leur propriétaire. Si bien qu'en vous promenant aujourd'hui dans le quartier, vous pouvez vous apercevoir que les *hanoks* ne sont pas tous construits sur le même modèle. Ce n'est peut-être pas plus mal ! Mais l'harmonie a un peu changé par rapport au quartier d'origine.

P.E. : Quelles améliorations avez-vous apportées à votre *hanok* ?

P.T. : Une première rénovation avait été faite par une architecte coréenne avant que je m'en porte acquéreur. Les plafonds avaient déjà été surélevés, offrant ainsi davantage de confort, et le sous-sol installé. Mais en dehors de ces améliorations, beaucoup d'éléments d'origine étaient restés.

Pour ma part, j'ai remplacé les fenêtres en papier par des vitres. Le papier, très esthétique, permet de laisser passer la lumière mais pas de voir l'extérieur et l'hiver, l'isolation n'est pas efficace. J'ai aussi fermé la cuisine, qui était ouverte sur le salon et condamné quelques fenêtres pour pouvoir accrocher plus de tableaux. Le salon était plus petit et laissait place à une très grande chambre. J'ai modifié cet espace pour inclure un coin salle à manger dans le salon en réduisant la taille de la chambre. Enfin, j'ai installé

des vitrines dans certains placards. Ces derniers ne sont pas intégrés à l'intérieur de la maison mais débordent sur l'extérieur pour gagner de la place.

Ces aménagements étaient faciles à faire et me permettent aujourd'hui de disposer d'une grande pièce à vivre (salon-salle à manger), de deux chambres, deux salles de bains, une petite cuisine et un sous-sol, avec une belle hauteur de plafond et une bonne isolation. Le *hanok* dispose d'un chauffage au sol, comme le veut la tradition.

P.E. : Comment avez-vous vu évoluer la population du quartier ?

P.T. : Lorsque je suis arrivé, c'était un vrai village, très vivant. Toutes les maisons étaient occupées et beaucoup d'enfants jouaient dans les ruelles, sur le sol desquelles les piles de briquettes chauffantes étaient déposées le matin. Ce n'était pas aussi lisse et propre que maintenant, mais il régnait une atmosphère intéressante ! Puis petit à petit, ces habitants ont vendu – très bien d'ailleurs - leur maison. Une population aisée s'est installée, dont certaines personnalités connues comme Lee Myung Bak, qui a été mon voisin jusqu'à son élection à la présidence de la Corée, ou Hong Ra-Hee, la mère de l'actuel président de Samsung et ancienne présidente du musée Leeum, qui a acheté trois *hanoks* à Bukchon.

Cependant, très peu de propriétaires habitent désormais sur place. Un avocat coréen par exemple, travaillant dans un très gros cabinet de Séoul, préférera généralement habiter un bel appartement à Gangnam et ouvrir son *hanok* une ou deux fois par an pour recevoir ses amis. Cela témoigne, si je puis dire, d'un certain statut social. C'est un peu dommage pour l'atmosphère du quartier, car si vous vous y promenez la nuit vous verrez que tout est noir, les maisons sont éteintes. L'avantage pour moi toutefois, c'est que tous mes voisins parlent anglais maintenant. Ce sont des gens charmants, mais que je ne vois pas souvent puisqu'ils n'habitent pas là.

P.E. : J'imagine que le quartier est encore plus calme depuis qu'il est protégé le soir.

P.T. : Oui, depuis quelques mois les touristes n'ont plus le droit de visiter le quartier à partir de 17h le soir jusqu'à 10h du matin. Bien que frustrante pour les touristes, cette réglementation est très positive pour les quelques résidents comme moi qui souffraient de l'affluence et du bruit. D'autant plus que cela pourrait dissuader les ouvertures de cafés, bars et boutiques de souvenirs qui avaient commencé à envahir le quartier. Il y a beaucoup de pression pour changer le zonage de Bukchon afin de permettre à davantage de commerces de s'installer.

P.E. : Avez-vous dû adapter votre mode de vie pour vivre dans ce *hanok*, devenir plus minimaliste par exemple ?

P.T. : Pas du tout ! Contrairement à ce que beaucoup de Coréens imaginent, un *hanok* offre exactement le même niveau de confort qu'un appartement. Le seul vrai problème, qui peut être un frein à l'achat d'un *hanok* pour les étrangers, c'est son prix car ces maisons traditionnelles sont devenues très chères à Séoul.

P.E. : Parlons maintenant de votre magnifique collection d'œuvres d'art anciennes et contemporaines, principalement coréennes. À quel âge avez-vous commencé à collectionner ?

P.T. : Je dois avouer que j'ai volé ma première pièce lorsque j'avais sept ans. J'ai commis ce forfait – heureusement prescrit aujourd'hui ! - dans un temple au Cambodge, où j'ai vécu deux ans avec ma famille. Cette expérience précoce a provoqué mon déclic pour l'Asie. Après "l'acquisition" de cette première pièce, je ne me suis jamais arrêté. Légalement bien sûr !

Mais à mon arrivée en Corée, dans les années 1980 et même 1990, acheter des antiquités était ardu. Beaucoup d'œuvres ayant disparu pendant l'occupation japonaise ou été détruites pendant la guerre, les Coréens s'étaient mis à les répertorier. Les antiquités étaient rares, très chères et difficiles à acheter. Puis, certains Coréens se sont débarrassés de leurs pièces au fil des années, comme les lampes à huile jugées trop vieillottes. J'ai moi-même débusqué sur un trottoir aux puces, dans les années 1990, une très belle statue de temple en bois du dix-neuvième siècle représentant une *apsara*. Elle était en morceaux et j'ai pu l'acquérir pour l'équivalent de 20 euros.

À partir de la fin des années 1990, l'afflux de pièces d'antiquité sur le marché a fait baisser les prix. Les Coréens se sont davantage intéressés à leur culture et de nombreuses céramiques – notamment des céladons de la période Goryeo - sont arrivées de Corée du Nord, en transitant par Pékin. J'ai moi-même, dans la cour de mon *hanok*, des céramiques de Haeju qui sont arrivées de Corée du Nord par ce canal à cette époque. Il y avait tellement de pièces que cela avait fait chuter le prix du marché !

P.E. : Votre collection d'art contemporain s'est-elle ajoutée par la suite ?

P.T. : L'histoire est un peu similaire. Jusqu'au début des années 2000, le marché de l'art en Corée était fermé. Après la crise asiatique de 1997-1998, le pays a décidé de s'ouvrir et de permettre l'importation d'œuvres d'art. C'était impossible auparavant, si bien que nous avions un marché coréen d'artistes locaux très surcotés. Les personnes qui avaient les moyens d'acheter des œuvres d'art pouvaient payer plus cher pour un artiste coréen que pour Andy Warhol, ce qui était quand même un peu dommage !

Au début des années 2000, le marché s'est donc entièrement ouvert, sans taxes d'importation sur les œuvres d'art, ce qui lui a permis de s'internationaliser et de remettre à niveau le prix des artistes coréens. Cette ouverture a été très salutaire pour la Corée. L'absence de taxes d'importation et l'exonération de taxes à la revente d'une œuvre d'un artiste coréen – pour un montant de moins de 60 millions de wons - rendent les opérations très fluides et encouragent les investissements dans l'art contemporain.

P.E. : Vous avez décidé de donner une partie de votre collection au Musée Guimet, à Paris. C'est très généreux ! Voulez-vous m'en dire plus ?

P.T. : Oui, bien sûr. J'ai sélectionné 150 œuvres d'artistes coréens, dont beaucoup datent des années 1970 et appartiennent au mouvement minimaliste coréen (*dangsaekhwa*) comme Lee U-fan, Park Seo-bo et Ha Chung-hyun. Pour l'instant, je dois présenter mon projet devant trois commissions, conformément à la procédure française de don à un musée national. C'est la course contre la montre pour arriver à passer toutes ces étapes en vue de rendre la donation effective en 2026 ! Mon objectif est de parvenir à organiser la première exposition de ces œuvres au cours de cette année symbolique qui célèbrera le 140ème anniversaire de l'établissement des relations diplomatiques entre la France et la Corée. ■

© Lee Woo-Kung, courtesy of Luxury magazine

© Lee Woo-Kung, courtesy of Luxury magazine

Apprendre le coréen avec une appli, *une bonne idée ?*

Texte et photo d'Anne Bigot
Design par Evy Cazali

Les applis en tout genre fleurissent sur le marché et parmi elles, les applications qui permettent d'apprendre une langue étrangère. À mon arrivée en Corée, me trouvant muette et analphabète, j'ai rapidement installé deux applis dans le but de me débrouiller au quotidien. J'ai testé pour vous et je vous dis tout.

Duolingo pour les joueurs et les procrastinateurs

Comme 500 millions de personnes dans le monde, j'ai commencé par utiliser Duolingo, « l'appli d'enseignement la plus téléchargée au monde » (sic). Cette application est idéale pour ceux qui ont du mal à se discipliner et à travailler régulièrement, une des conditions sine qua non de l'apprentissage linguistique : tout est fait pour vous inciter à y passer quotidiennement au moins une quinzaine de minutes, à travers des notifications et des systèmes de bonification par points. Ceux-ci récompensent par exemple le temps passé, le nombre de jours consécutifs sur l'appli, le nombre de leçons travaillées ou les exercices d'écoute effectués.
Si vous aimez la compétition ou les jeux, vous allez vous régaler : toutes les semaines vous êtes en compétition avec un groupe d'une vingtaine de personnes au sein d'une ligue, le but étant de faire partie de la « promotion zone » et de passer à la ligue supérieure. Vous pouvez aussi relever des défis, tels que « Match madness » (associer plusieurs dizaines de mots à leur traduction en coréen dans un temps limité pour travailler le vocabulaire et la lecture de mots) ou « Ramp up challenge » (travailler tout type d'exercice de vocabulaire, grammaire, écoute et rédaction dans un temps imparti). Si vous aimez les personnages amusants, les petits bruits en tout genre, les récompenses et que vous êtes intuitifs dans vos apprentissages, vous serez servis.

Comme vous l'aurez peut-être remarqué, l'apprentissage du coréen sur Duolingo s'effectue en anglais : il faut donc que vous maitrisiez très bien l'anglais pour pouvoir

apprendre sans problème le coréen avec cette appli. Par ailleurs, l'application ne donne aucune explication de grammaire ou de conjugaison : c'est à nous de deviner la règle… ce qui conduit dans un premier temps à retenir par cœur des phrases, sans toujours (voire jamais ?) en comprendre la structure. Par exemple, il est compliqué de faire le lien entre le verbe à l'infinitif et le verbe conjugué ou bien de comprendre que la terminaison d'un nom ou pronom dépend de sa fonction dans la phrase. Ne parlons pas des spécificités purement coréennes, comme les classificateurs numériques (sortes d'unités pour dénombrer des objets, des animaux ou des personnes), une notion inexistante dans les langues occidentales. Enfin, petite bizarrerie, Duolingo fait travailler de façon intensive les noms d'animaux : très utile si vous souhaitez réciter les Fables de La Fontaine en coréen, mais franchement pas dans le quotidien de Séoul… d'autant plus que certaines phrases n'ont aucun sens, comme « Le loup met une grenouille au-dessus du sac à dos du lapin » ou « Le poulet est heureux de nourrir le poisson ».

LingoDeer pour un enseignement plus classique

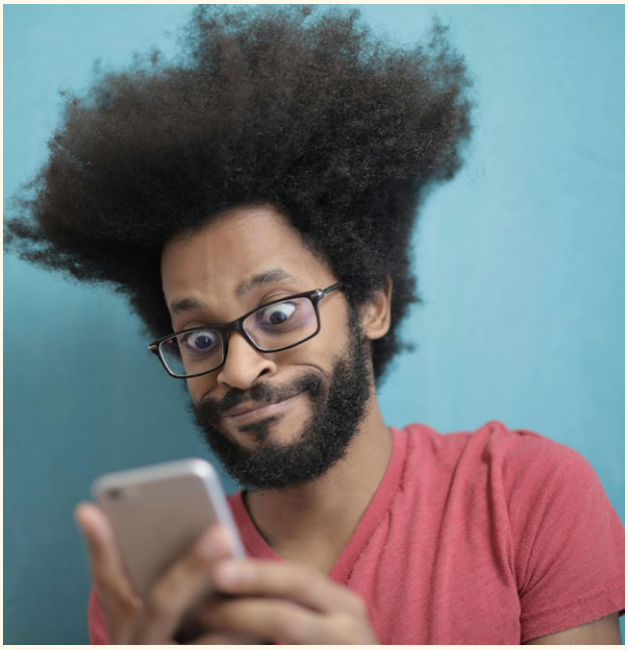
Lasse de devoir apprendre des phrases que je ne comprenais pas ou sans utilité dans mon quotidien, j'ai installé une autre appli grâce à une amie, qui en avait testé quatre ! LingoDeer est une application récente, spécialisée dans l'apprentissage des langues asiatiques. Vous êtes dans un autre monde : les leçons sont structurées avec un apprentissage progressif du vocabulaire, de la grammaire et de la conjugaison. Chaque thème est décliné en deux ou trois leçons et bénéficie de « notes d'apprentissage », qui expliquent de façon claire les règles, exemples à l'appui. Tout d'un coup, tout s'est éclairé pour moi ! Enfin je comprenais pourquoi certains mots changeaient perpétuellement de terminaisons, l'usage de certaines prépositions ou de mots interrogatifs : si j'avais correctement deviné certaines règles dans Duolingo et ne recevais qu'une confirmation de mes intuitions, d'autres pans m'étaient restés totalement obscurs et devenaient enfin intelligibles.

LingoDeer donne par ailleurs une certaine liberté d'apprentissage : par exemple chaque thème comporte une histoire à lire et écouter, ainsi que la possibilité de répéter les phrases de cette histoire ; on peut cependant passer ces étapes. J'apprécie beaucoup le module de révision qui offre plusieurs possibilités : soit un quizz de cinq minutes sur les leçons déjà étudiées, soit des exercices ciblés de révision de grammaire ou de vocabulaire avec la possibilité de sélectionner les thèmes à réviser. Cela permet de se concentrer sur les thèmes qu'on maîtrise moins bien ou que l'on souhaite connaître sur le bout des doigts : les jours de la semaine ou les nombres par exemple.

LingoDeer considère que vous êtes un adulte responsable, organisé et motivé : contrairement à Duolingo, elle ne vous harcèle pas pour que vous fassiez une leçon et ne vous incite pas non plus à travailler le plus possible sur l'appli à coup de récompenses et de compliments. L'application est en français : on sent que les textes ont d'abord été écrits en anglais, mais globalement la traduction est de bonne qualité. Les notes d'apprentissage sont très bien faites, mais parleront peut-être plus aux férus de grammaire et de linguistique qu'aux autres. LingoDeer a une page sur l'alphabet coréen, mais ne propose pas d'exercice d'écriture et de lecture de syllabes, contrairement à Duolingo, très complet sur l'alphabet (on peut même tracer des lettres sur son portable).

Les applis de linguistique, la panacée ?

Vous êtes peut-être déjà convaincu qu'apprendre le coréen sur une application est LA solution pour vous. Pour moi, son principal avantage réside dans la possibilité de travailler facilement le coréen quand on est disponible, quel que soit l'endroit où l'on se trouve, à faible coût (voire gratuitement pour les versions avec publicité) : c'est un moyen simple de pratiquer le coréen un peu tous les jours, puisque la répétition régulière entraîne la mémorisation.
Cependant les applications linguistiques ne sont pas idéales non plus dans l'apprentissage d'une nouvelle langue : la première raison est que tout l'apprentissage se fait hors contexte. Par exemple si vous apprenez du vocabulaire relatif au sport, vous retiendrez bien mieux les mots ou expressions « balle », « jouer au foot » et « passe-moi le ballon » si vous êtes effectivement en train de jouer au foot avec des Coréens : c'est un peu de cette façon que les enfants apprennent une langue, les mots prennent sens dans le contexte… c'est beaucoup moins vrai derrière votre écran, assis dans votre fauteuil.



© Crédits photo Andrea Piacquadio

La deuxième raison est que la langue coréenne a des subtilités que les langues européennes ne possèdent pas ou peu : la hiérarchie est par exemple importante en Corée et imprègne le vocabulaire et la grammaire ; les mots ou expressions employés sont différents ou n'ont pas les mêmes terminaisons selon que l'on s'adresse à une personne du même rang, d'un rang supérieur ou inférieur. Prenons un exemple du quotidien : le serveur vous accueille dans un restaurant en vous demandant « Combien de personnes êtes-vous ? », la réponse en français reprend le même nom (personnes), mais pas celle en coréen, car le serveur ne se situe pas au même rang que vous… ce ne sont pas les applications qui m'ont expliqué ces subtilités, mais mon professeur de coréen, car oui un professeur de langues est irremplaçable. Il prendra le temps nécessaire pour vous expliquer des notions, répondra à vos questions et adaptera le cours à vos besoins et à votre rythme d'apprentissage… ce que ne feront jamais des applications standardisées pour le plus grand nombre.

La troisième raison est que les applications linguistiques n'abordent jamais les aspects culturels ou historiques, pourtant cela peut aider à mieux comprendre une langue, mais également ses locuteurs, puisque le but de l'apprentissage du coréen est de pouvoir parler et échanger avec les Coréens, dans les dits et dans les non-dits ! Là encore, un professeur apporte un vrai plus. Saviez-vous par exemple que connaître l'âge d'un interlocuteur est très important en Corée ? Selon que vous êtes plus jeune ou plus âgé, même de quelques mois, vous vous adresserez différemment à l'autre personne… ne vous étonnez donc pas qu'on vous demande votre année de naissance ou votre signe astrologique.

Enfin, n'oubliez pas que les écrans, c'est comme l'alcool : ils sont réservés aux adultes et à consommer avec beaucoup de modération. Rien ne remplacera les relations humaines directes et si nous faisons l'effort d'apprendre le coréen, c'est bien pour échanger avec nos amis coréens, pas pour arriver premier d'une ligue ou gagner des points sur une appli ! ■

Centre financier international

Olivier Le Comte

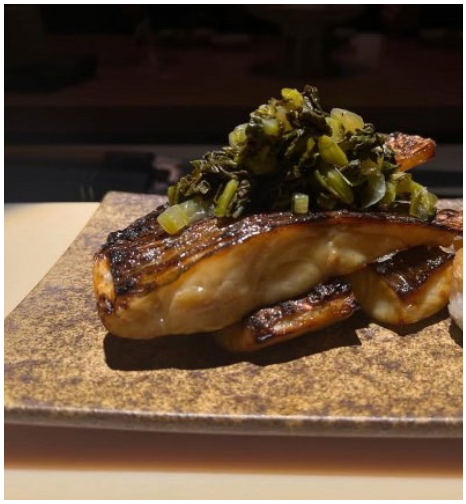
La Rédaction recommande

Texte de Dorothée de Nazelle
Design par Evy Cazali

SHOKUDO HAB / 쇼쿠도 합

Photos ©shokudo_hab

Catégorie : Cuisine japonaise de la région de Hokkaïdo
Menu : Une belle carte proposant des poissons grillés : dorade, maquereau, chinchard, poisson sabre. Le restaurant sert également des coquilles Saint-Jacques, de la pieuvre braisée ainsi que des sashimis et des tempuras. Des plats raffinés préparés à partir d'ingrédients frais et savoureux.
Ambiance : Un ravissant petit *hanok* à deux pas du Palais *Gyeongbok*. Une atmosphère merveilleusement dépaysante.
Accueil : Équipe accueillante
Budget : Compter 20.000 - 35.000 KRW pour un plat
Horaires : 18 h 00 - 24 h 00. Fermé le dimanche. Réservation recommandée
Adresse : 137-17 Sajik-ro, Jongno-gu, Séoul
서울특별시 종로구 사직로 137-17 1층
Tél : 02-6956-7410
@shokudo_hab



La Rédaction recommande

INDICA / 인디카

Photos ©Indica_Seoul

Catégorie : Cuisine indienne
Menu : Des plats authentiques, pleins de saveurs et raisonnablement épicés.
Une carte variée préparée à partir d'ingrédients de qualité exceptionnelle proposant des currys (poulet, agneau, homard, crevettes), des poissons grillés, des *biryani*... Leurs *palak paneer* et *butter chicken* sont particulièrement délicieux.
Ambiance : Un restaurant élégant avec une belle terrasse en plein cœur de Hannam. Décoration raffinée, éclairage tamisé et ambiance chaleureuse pour une expérience mémorable !
Accueil : Une équipe charmante, souriante et accueillante. Le chef vient même saluer ses convives et présenter le menu. Un plaisir pour tous les sens !
Budget : Compter 25.000 - 40.000 KRW pour un plat
Horaires : 12 h 00 - 15 h 00 / 17 h 00 - 22 h 30. Fermé le lundi. Réservation recommandée
Adresse : 47-24 Hannam-daero 20-gil, Basement 1 (sous-sol avec terrasse),
Yongsan-gu. Séoul
서울특별시 용산구 한남대로20길 47-24 지하1층
Tél : 02-796-3918
@indica_seoul

La Rédaction recommande

DINNER SHOW / 성북동디너쇼

Photos ©Dinner_Show

Catégorie : Cuisine Italienne avec une touche coréenne
Menu : De délicieuses pizzas à pâte fine, des salades généreuses (ricotta, champignons) et des pâtes (carbonara, tomate, fruits de mer)
Ambiance : Une décoration charmante et éclectique dans un bâtiment de type *hanok*
Accueil : Équipe agréable et chaleureuse
Budget : Compter 18.000 - 32.000 KRW pour un plat
Horaires : 11 h 00 - 15 h 00 / 17 h 00 – 21 h 00. Fermé le mardi
Adresse : Seongbuk-gu, Changgyeong-gung ro 43 gil, 8, Séoul
서울 성북구 창경궁로43길 6
Tél : 02-741-3335
Naver : https://map.naver.com/p/entry/place/35228594?c=15.00,0,0,0,dh

Magnolia dans un décors de cinéma à Suncheon

Célia Brisot

Menu : *Yukgaejang* au poulet et *naengchae*[1] d'ormeaux et de porc vapeur

Texte de Nancy, traduit par Guillaume Jeanmaire
Photos de Nancy
Design par Élodie Catherine

Yukgaejang 육개장 (soupe épicée) au poulet

Ingrédients (pour 3 ou 4 personnes)

- 4 filets de poulet
- 2 ciboules
- 4 champignons *pyogo* 표고버섯, plus connus sous le nom de shiitake
- 1/4 d'oignon
- 100 g de pousses de haricot mungo (*sukjunamul* 숙주나물)
- 100 g de *gosari* 고사리 (jeunes pousses de fougère comestible bouillies[2])
- 2 c. à soupe d'ail haché
- 2 c. à soupe de poudre de piment, de préférence à gros grains
- 3 c. à soupe de sauce de soja
- 2 l d'eau
- 1 c. à soupe d'alcool de cuisine (fabriqué à partir de riz gluant, type *mirin* (*matsul* 맛술, peut être remplacé par du vin blanc sec de cuisine)
- Huile de sésame, sel, poivre, huile neutre
- (1 œuf – facultatif)

Gosari jeunes pousses de fougères

Pousses de haricot mungo

Assaisonnement du poulet :

- 2 c. à soupe de poudre de piment
- 1 c. à soupe de sauce soja
- 1 c. à soupe d'ail haché
- 1/2 c. à café de gingembre frais haché
- 1 c. à soupe d'huile de sésame

Champignons pyogo

Conseils pratiques pour ceux ne résidant pas en Corée :

- Pour les champignons, vous pouvez utiliser des *paengi-beoseot* 팽이버섯 plus connus sous le nom *enoki* ou des *neutari-beoseot* 느타리버섯 (pleurotes en huître), mais évitez les champignons de Paris.
- En France, si vous ne trouvez pas de gosari, doublez la quantité de pousses de haricot mungo (souvent confondues avec les pousses soja).
- L'œuf est optionnel : vous pouvez en ajouter un, battu, dans la soupe à la fin.
- Utilisez de la poudre de piment à grains moyens pour éviter un bouillon trop trouble.

[1] Plat servi froid, composé de légumes et salades tels que le concombre et le chou finement coupés, et mélangés avec de l'ormeau, du concombre de mer ou de la méduse, du poulet, etc.

[2] Jeunes pousses de fougère (aigle ou ptéride) bouillies, au goût légèrement terreux et à la texture un peu ferme, proche de la viande, ingrédient traditionnel du *bibimbap*, courant dans la cuisine coréenne.

Préparation

1. Dans une grande casserole, faites bouillir 2 l d'eau avec les filets de poulet et le *mirin*. À l'ébullition, baissez à feu moyen-doux et laissez mijoter 20 min. Retirez le poulet et laissez-le refroidir.

2. Coupez le poireau en deux puis en tronçons d'environ 5 cm. Émincez finement les champignons et l'oignon. Nettoyez les pousses de haricot mungo, retirez les petites racines.

3. Si vous utilisez des *gosari* bouillis, rincez-les à l'eau froide et coupez-les en morceaux de 5 cm.

4. Effilochez le poulet refroidi à la main, dans le sens des fibres, puis mélangez avec les ingrédients de l'assaisonnement.

5. Dans une casserole propre, chauffez 3-4 c. à soupe d'huile. Faites-y revenir les ciboules et l'ail haché à feu moyen jusqu'à ce que le tout soit bien doré. Ajoutez 2 c. à soupe de poudre de piment.

6. Versez le bouillon de poulet, portez à ébullition. Ajoutez les champignons, l'oignon et les *gosari*. Laissez mijoter 20 min.

7. Incorporez le poulet assaisonné et les pousses de haricot mungo, puis laissez cuire encore 10 min. Salez et poivrez selon votre goût avec de la sauce de soja, du sel et du poivre.

8. Si vous souhaitez ajouter un œuf, battez-le et versez-le dans la soupe en fin de cuisson, en mélangeant légèrement.

9. Terminez par un filet d'huile de sésame et servez bien chaud.

Ingredients yukgaejang au poulet

Naengchae 냉채 (Salade froide) d'ormeaux et de porc vapeur

Ingrédients (pour 3 ou 4 personnes)

- 4 ormeaux
- 1,5 kg d'épaule de porc (partie maigre)
- 1 concombre
- 1/4 de poire asiatique ou *nashi* (*bae* 배, plus granuleuse que nos poires européennes)
- 50 g de ciboulette chinoise (*buchu* 부추)
- 3 jujubes séchés
- 1 poivron rouge et 1 poivron vert
- 1/2 citron
- 1 tige verte de ciboule
- 5 grains de poivre noir entiers
- Sel

Sauce naengchae :

- 1 c. à café de moutarde coréenne – à défaut, de la moutarde forte
- 1 c. à café d'ail haché
- 2 c. à soupe de vinaigre de pomme
- 1 c. à soupe de sauce de soja
- 1 c. à soupe d'huile de sésame
- 1 c. à soupe de sucre
- Sel et poivre

Épaule de porc partie maigre

Ormeaux une fois nettoyés

Suyuk porc vapeur

Jujubes séchés

Jujubes et autres ingrédients

Moutarde coréenne

Préparation

1. Nettoyez soigneusement la surface noire des ormeaux à l'aide d'une brosse. Placez-les dans une casserole avec de l'eau froide, le jus et la moitié du citron, la tige verte de la ciboule et les grains de poivre. Chauffez à feu moyen. Dès que l'eau commence à frémir, éteignez le feu, couvrez et laissez refroidir complètement. Une fois refroidis, retirez les ormeaux, ôtez les coquilles, les entrailles et les dents. Tranchez finement la chair.

2. Mettez la viande dans une grande casserole, couvrez d'eau et ajoutez 1 c. à soupe de sel. Portez à ébullition, puis réduisez à feu moyen-doux et laissez cuire 10 min. Éteignez le feu, couvrez et laissez refroidir 1 h. Une fois tiède, rincez la viande à l'eau froide, emballez-la fermement dans du film plastique et laissez reposer au réfrigérateur 3 à 4 h. Tranchez finement au moment de servir.

3. Coupez le concombre en morceaux de 5 cm, coupez en deux dans la longueur, retirez les graines et émincez finement. Faites de même avec la poire asiatique. Dénoyautez les jujubes, aplatissez-les et taillez-les en fines lamelles. Émincez les poivrons.

4. Lavez et égouttez la ciboulette chinoise, coupez en tronçons de 5 cm.

5. Dans un grand bol, préparez la sauce du naengchae en mélangeant tous les ingrédients. Ajustez le sucre et le sel selon votre goût.

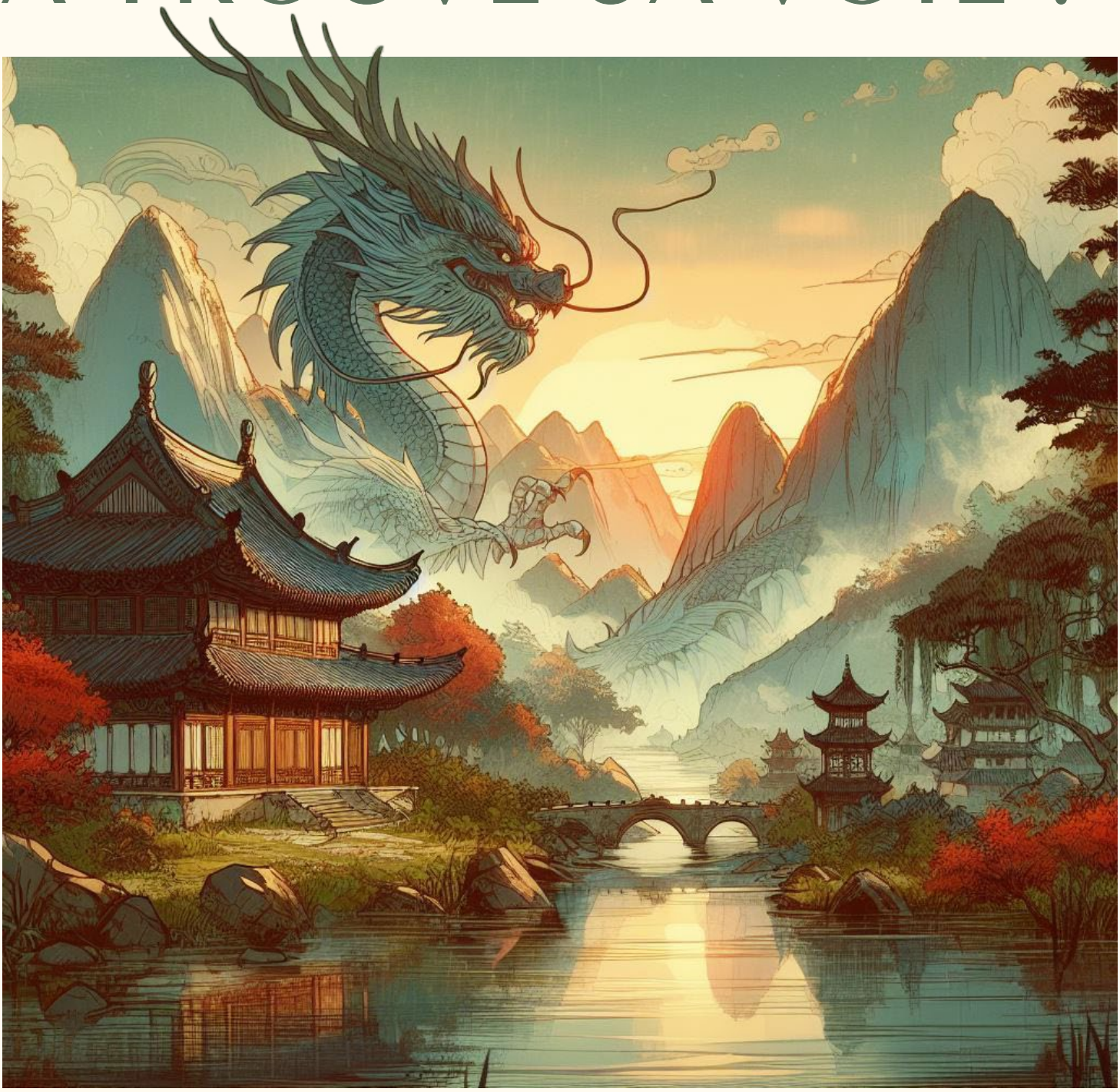
6. Ajoutez les légumes préparés dans la sauce, mélangez délicatement.

7. Dressez les tranches d'ormeau et de porc en alternance sur une assiette. Servez la salade de légumes en accompagnement.

Bon appétit, *mashitge deuseyo* (맛있게 드세요) !■

Le Petit Échotier

A TROUVE SA VOIE !



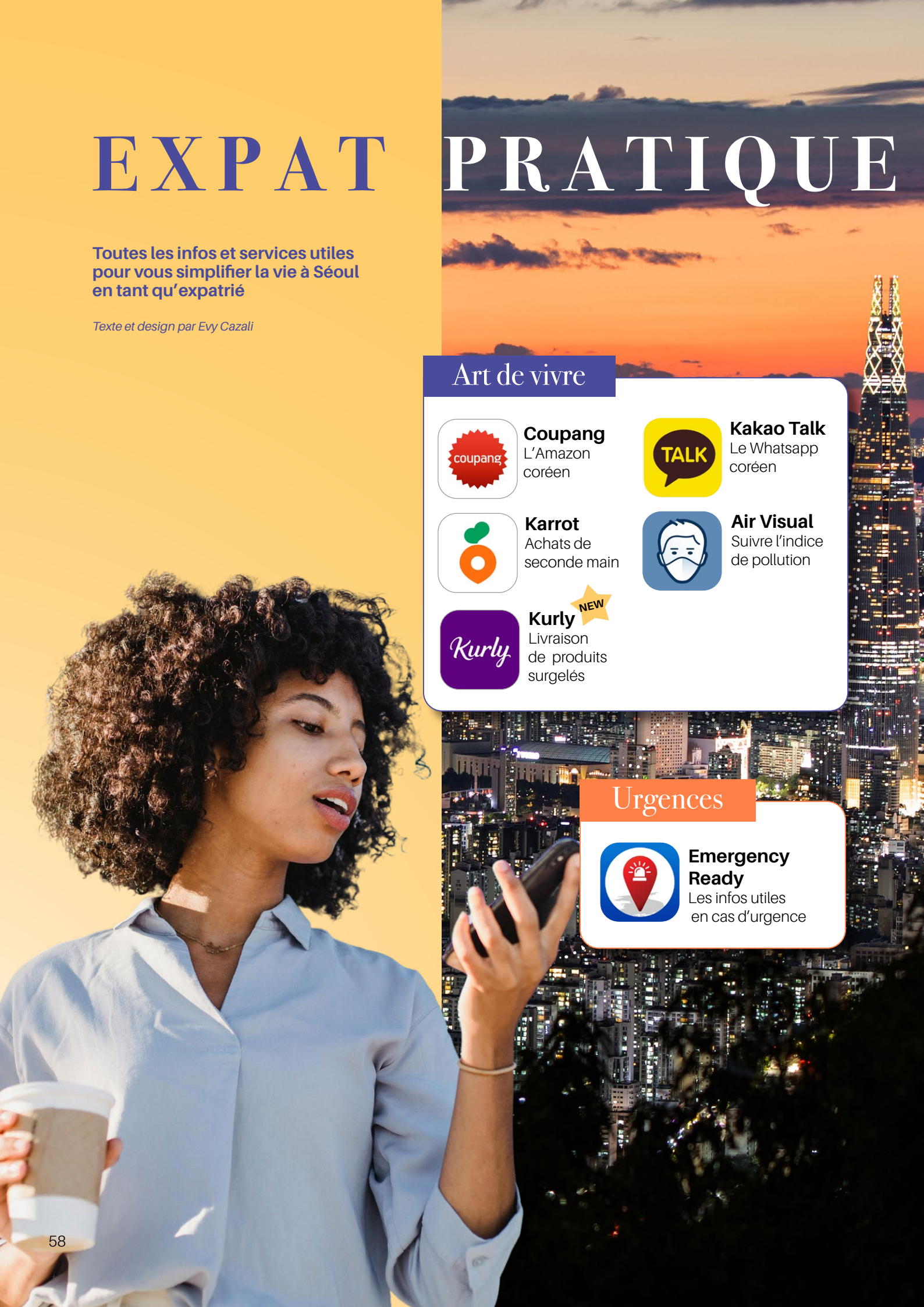
APPLE PODCASTS	SITE SEOUL ACCUEIL	SPOTIFY	SITE PETIT ECHOTIER

Toutes les semaines, découvrez un article de votre magazine préféré au format audio, dans le *podcast* du *Petit Échotier*. De Ouagadougou à Parempuyre, en passant par Nouméa, restez à la pointe des tendances en Corée ! Retrouvez-nous sur les principales plateformes de *podcast*, ainsi que sur le site Web dédié. ■

EXPAT PRATIQUE

Toutes les infos et services utiles pour vous simplifier la vie à Séoul en tant qu'expatrié

Texte et design par Evy Cazali



Art de vivre

Coupang
L'Amazon coréen

Kakao Talk
Le Whatsapp coréen

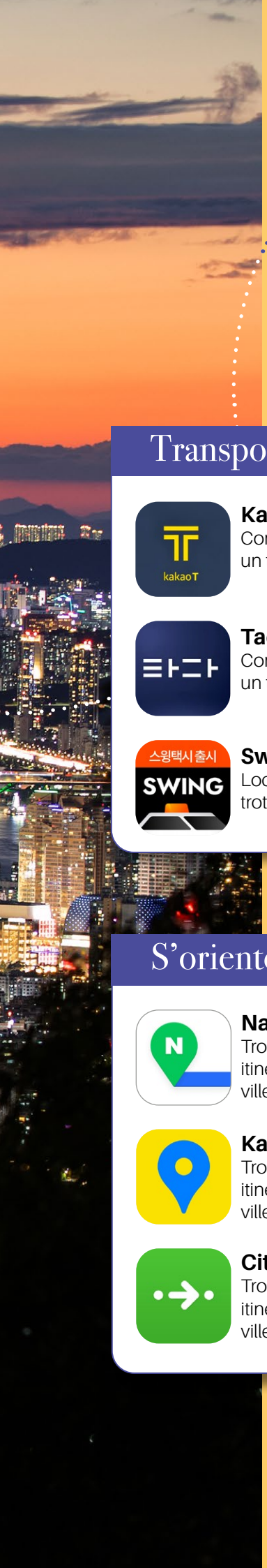
Karrot
Achats de seconde main

Air Visual
Suivre l'indice de pollution

Kurly NEW
Livraison de produits surgelés

Urgences

Emergency Ready
Les infos utiles en cas d'urgence



Applications

Transports

Kakao Taxi
Commander un taxi

Seoul Bike
Louer un vélo

Tada
Commander un taxi

Incheon Airport
Infos sur les vols

Swing
Location de vélo et trotinette électriques

Restauration

Coupang Eat
Livraison de plats cuisinés

Yogiyo
Livraison de plats cuisinés

Catch Table NEW
Réserver un restaurant

S'orienter

Naver Map
Trouver son itinéraire en ville

All Trails
Trouver son itinéraires de randonnées

Kakao Map
Trouver son itinéraire en ville

Komoot
Trouver son itinéraires de randonnées

City Mapper
Trouver son itinéraire en ville

Langues

Duo Lingo
Démarrer en coréen

Lingo Deer
Approfondir le coréen

Papago
Traducteur

Interprètes coréen- français

번역
(traduction)

Ces étudiant(e)s en français possèdent un excellent niveau de langue et peuvent vous aider dans votre vie de tous les jours. Si vous avez toutefois besoin des services de traducteurs assermentés, l'ambassade de France en propose une liste sur son site. Ces étudiant(e)s peuvent également donner des cours de coréen.

Ahn Im-ju
jewelodie@hufs.ac.kr

Chang Eun-ha
changeunha766@gmail.com

Han Jun-hee
hanjh980401@naver.com

Kang Ji-hye
jhkang7185@naver.com

Kang Sang-mi
sangminkang91@gmail.com

Kim Jae-yeon
chemin1998@gmail.com

Kim Ji-a
neuerliebe@gmail.com

Park Joo-young
pwkcontact@gmail.com

Song Chae-won
songchw2001@naver.com

N.D.L.R. : Les tarifs de ces prestations sont libres et résulteront de vos négociations avec ces traducteurs-interprètes. Nous ne donnons aucune garantie quant à la qualité des services rendus.

Babysitters

Cléa HORY 18 ans – Étudiante en université	Contact : 010 3222 1820
Kaya ZANNIER 17 ans – LFS : 2de	Contact parent : 010 7270 2146
Alma PIETERS 14 ans – LFS : 3e	Contact parent : 010 2844 2804
Louise CLABAUT 17,5 ans – LFS : 1re	Contact parent : 010 6706 0180
Capucine ESTRIPEAU 14 ans – LFS : 3e	Contact parent : 010 9818 0825
Raphaëlle CLABAUT 15 ans - 2de (enfants de +1	Contact parent : 010 6706 0180
Gabriel KERAUDREN 17,5 ans – grade 11 (1re)	Contact parent : 010 7404 2908
Nina AL NAWAKIL 16 ans – LFS : 1re	Contact parent : 010 5183 1706
Liloïa FAGES 15 ans – LFS : 2de	Contact parent : 010 9975 2982
Noëlie FAGES 13 ans – LFS : 4e	Contact parent : 010 9975 2982
Violeta SUAREZ GAMBOA 13 ans – LFS : 4e	Contact parent : 010 8392 9935
Mathilde ANDRE 16 ans – LFS : 1re	Contact parent : 010 5837 4574
Alicia WOJTASIAK 14 ans – LFS : 3e	Contact parent : 010 3543 4641
Thomasso WOJTASIAK 16 ans – LFS : 1re	Contact parent : 010 3543 4641
Louis DAZY 20 Ans – Étudiant en échange universitaire	Contact : 010 4381 7858
Marie ROISNEL 20 ans – adulte	Contact : 010 5591 6127

Soutien scolaire

Violeta SUAREZ 13 ans –LFS : 4e	Contact parent : 010 8392 9935

Pour vous ajouter à la liste, contactez-nous en précisant vos jours de disponibilité : lepetitechotier@gmail.com

**LFS : Lycée Français de Séoul. Séoul Accueil décline toute responsabilité sur les prestations fournies par les babysitters.*

Accédez à la version numérique du magazine pour cliquer sur les liens des sites Internet

Sites Internet utiles

Associations

Séoul Accueil ..... https://www.seoulaccueil.com/
La maison-mère du Petit Échotier, pour une vie associative réussie

Cercle Franco-Coréen ..... https://www.cerclefrancocoreen.com/
Association culturelle de femmes francophones

Collectif éco-solidaire ..... https://collectifecosolidaire.fr/
Propose prêts de livres et activités culturelles et écologiques diverses

Démarches administratives

Inscription au Registre des Français du consulat - *Fortement recommandée* https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F33307

Site de l'ambassade et consulat de France..... Inscription au Registre des Français du consulat
Demander des renseignements au consulat de France kr.ambafrance.org/Consulat-687
Aide et services divers aux résidents étrangers à Seorae Village..... https://global.seoul.go.kr/web/cent/gvct/gseo/centInfoPage.do?cent_cd=04
Aide er services divers au résidents étrangers à Séoul ..... https://global.seoul.go.kr/
Site du gouvernement coréen à destination des étrangers..... gov.kr/portal/foreigner/en
Conseil juridique ..... easylaw.go.kr/CSM/Main.laf
Aide légale gratuite ..... klac.or.kr
Base de données de lois coréennes ..... https://elaw.klri.re.kr/eng_service/main.do
Services d'immigration ..... https://www.immigration.go.kr/immigration/index.do
Immigration et «*re-entry permits*» ..... https://www.hikorea.go.kr/Main.pt
Services des visas coréens..... https://visa.go.kr/
Comment retrouver un objet perdu ou en déclarer un en tant qu'étranger ? ... https://www.gowonderfully.com/post/foreigners-guide-to-finding-lost-or-stolen-items-in-korea-and-how-wonderful-can-help
Site pour déclarer un objet perdu/retrouvé lost112.go.krgo.kr
Agence pour le permis de conduire https://safedriving.or.kr/guide/rerGuideEng01.do
Mairie de Séoul ..... https://world.seoul.go.kr/
Mairie de Seocho ..... https://www.seocho.go.kr/site/fe/main.do
Liste des jours fériés coréens ..... https://publicholidays.co.kr/
Voyager en Corée avec son animal de compagnie https://french.visitkorea.or.kr/svc/contents/infoHtmlView.do?vcontsId=201445
Obtenir un code de douanes *Customs Clearing Code* ..... https://customs.go.kr/english/main.do

Culture et tourisme

Site officiel de la République de Corée ..... https://www.korea.net/
Une mine d'infos pratiques, culturelles, touristiques
Service d'informations culturelles ..... https://www.kocis.go.kr/
Service d'informations culturelles sur la Corée ..... https://english.visitkorea.or.kr/svc/main/index.do
Service d'informations culturelles sur Séoul ..... https://english.visitseoul.net/
Les randonnées à faire à Séoul ..... https://seoulhiking.or.kr/
L'actualité coréenne en français ! ..... https://fr.yna.co.kr/
L'actualité coréenne en anglais ..... english.chosun.com
..... en.yna.co.kr
..... https://koreajoongangdaily.joins.com/
..... https://www.koreaherald.com/

Études et langue

Infos utiles pour ceux qui souhaitent étudier en Corée ..... https://www.studyinkorea.go.kr/
King Sejong Institute ..... https://www.iksi.or.kr/lms/main/main.dor/
Cours de coréens qualitatifs, pour tous les niveaux

Numéros utiles

Ambulance et pompiers 119
Police secours 112
On peut aussi envoyer des SMS. Interprétariat possible.
Infos Covid et urgences médicales en anglais 1339
Appels non urgents à la police 182
ou pour signaler une disparition
Numéro d'urgence pour femmes en détresse, victimes de violence 1366
Objets trouvés 02 2299 1282
Consulat de France 02 3149 4300
Renseignements 114
Consultation aide légale 132
Infos pratiques pour résidents étrangers 120
On peut aussi y déposer plainte.
Immigration 1345
Possibilité de parler à un répondant en français.
Aide aux travailleurs immigrés 1644 0644
Aide aux femmes immigrées 02 1577 1366
Infos touristiques 1330

L'équipe derrière ce numéro

Véronique Peneau
Directrice de publication

Valérie Bertrand
Rédactrice en chef

Cathy Jarry Piolet
Trésorière et rédactrice

Isabelle Bertoux
Rédactrice

Anne Bigot
Rédactrice

Françoise Blanchard
Rédactrice

Elise Morcos-Sauvain
Rédactrice

David Bitton
Relecteur

Marie Deblaise
Relectrice

Élodie Catherine
Graphiste

Zoé Constans
Graphiste

Pierre Larrey
Graphiste

Evy Cazali
Maquettiste

Marie-Agathe de Place
Chargée de sponsoring

Virginie Marrot
Responsable réseaux sociaux et rédactrice

Dorothée De Nazelle
Rédactrice

Guillaume Jeanmaire
Rédacteur

Sybille Langlois
Rédactrice

Nathalie Hory
Relectrice

Pierre Lebellegard
Relecteur

Virginie Viton
Relectrice

Noémie Villala
Graphiste

Laurène
Photographe

Retrouvez toute l'équipe du Petit Échotier sur
https://www.seoulaccueil.com/lassociation/equipe-petit-echotier/

Seoul Accueil
ASSOCIATION DES FRANCOPHONES

En adhérant à l'association, vous bénéficiez d'un vrai soutien tout au long de votre expatriation !

Le Petit Échotier est le magazine porté par Séoul Accueil.

Association à but non lucratif, apolitique et sans affiliation à une confession, Séoul Accueil a pour mission principale d'accueillir les francophones en Corée du Sud, à travers des café-rencontres, des visites de quartier, des événements et des conseils prodigués par une équipe de bénévoles.

Plus d'infos sur notre site Internet
https://www.seoulaccueil.com/

CONTACTEZ-NOUS

contact@seoulaccueil.com

MERCI À NOS SPONSORS

AXA

bluebell

CABINET DENTAIRE BOSTON
Cabinet d'orthodontie & soins dentaires

TT EURODRIVE ASIA
LOCATION DE VÉHICULES EN FRANCE & EUROPE

TV5 MONDE

Pernod Ricard

Devenez l'un de nos partenaires officiels et bénéficiez d'une importante visibilité auprès de la communauté française de Séoul !

sponsoring@seoulaccueil.com

Seoul Accueil
Merci
AXA
bluebell
EUROPCAR ASIA
TV5

FINISH
01

GLS KOREA
GLOBAL LOGISTICS SERVICE

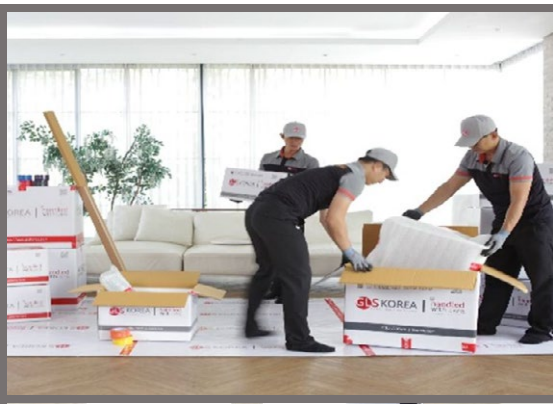
Déménagement International

Tout est possible avec GLS Korea

Partout dans le monde

Maritime Aérien

Importeur et exporteur
freight forwarder



: 010-3444-0804 : mehdi.ouchelli@glskorea.com : http://glskorea.kr

: https://www.instagram.com/_glskorea/ : https://www.youtube.com/@glskorea7934

GLS KOREA
Taewoong Building – 4F, 95 Seocho-daero 42-gil, Seocho-Gu
Seoul, South Korea